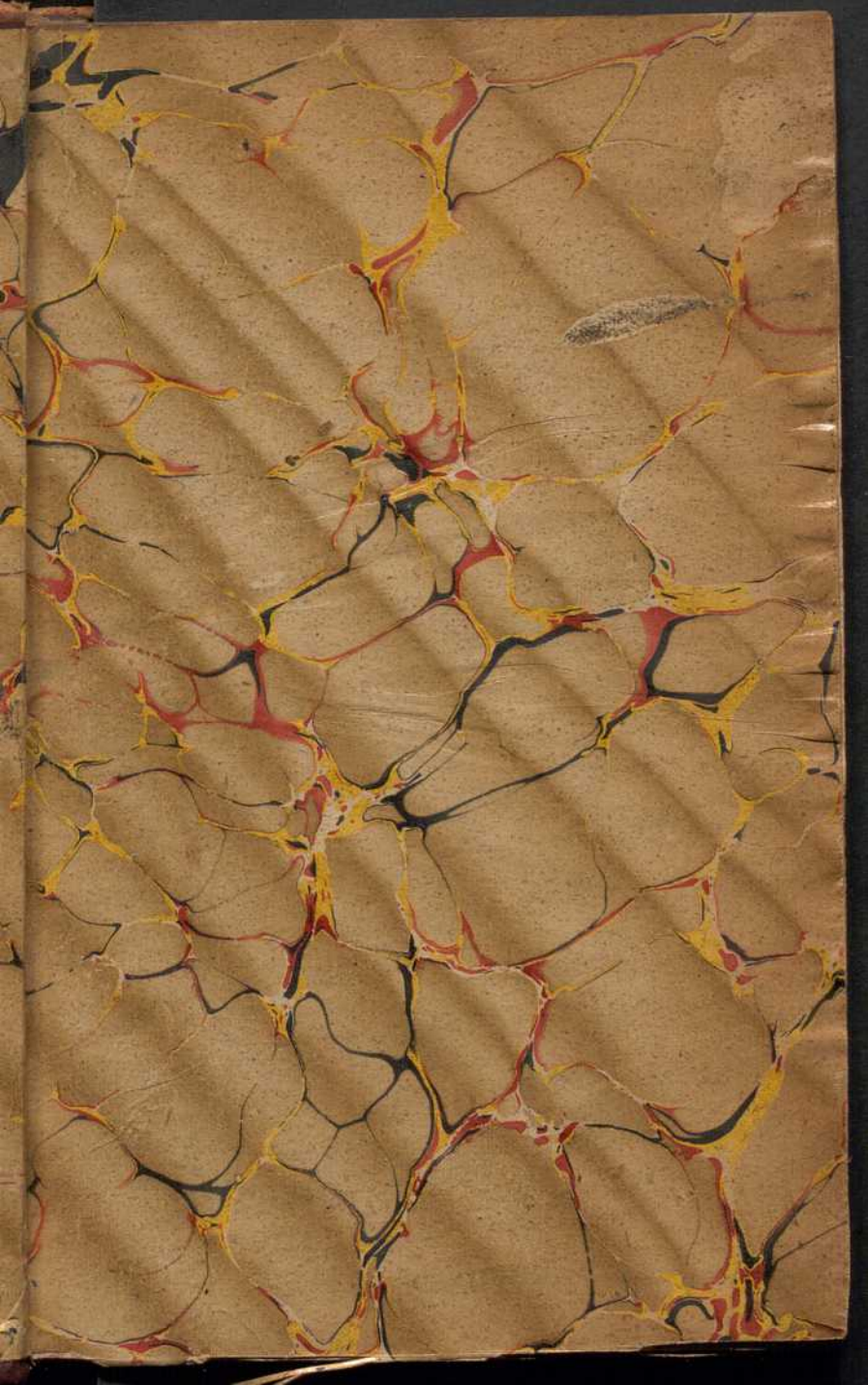
Consultation
sur place

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1 557 745



5,000,000
DE POLONAIS

FORCÉS PAR

LA CZARINE CATHERINE, LES CZARS PAUL, ALEXANDRE

ET RÉCEMMENT NICOLAS.

D'ABJURER LEUR FOI RELIGIEUSE.

ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR LA QUESTION DES GRECS-UNIS, SOUS LE RAPPORT STATISTIQUE, HISTORIQUE ET RELIGIEUX.

PUBLIÉS PAR

P. B....., LITHUANIEN,

SUR DES NOTES ET DOCUMENTS FOURNIS PAR DES REPRÉSENTANTS DES PROVINCES RUTHÉNIENNES A LA DERNIÈRE DIÈTE POLONAISE.

12°3473

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS,

LIBRAIRIE SLAVE, IMPASSE SAINT-DOMINIQUE-D'ENFER, 1.

STRASBOURG,

CHEZ SALOMON, LIBRAIRE, RUE DES SERRURIERS, 50.

1845.

Librairie Universelle, Ancienne, Moderne.
HENRY SOTHERAN, JOSEPH BAER & Cie
2, Rue du Quatre-Septembre,
En face de la Bourse.

8

ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR LA QUESTION

DES GRECS-UNIS.

5,000,000
DE POLONAIS

FORCÉS PAR

LA CZARINE CATHERINE, LES CZARS PAUL, ALEXANDRE

ET RÉCEMMENT NICOLAS,

D'ABJURER LEUR FOI RELIGIEUSE.

ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR LA QUESTION DES GRECS-UNIS, SOUS LE RAPPORT STATISTIQUE, HISTORIQUE ET RELIGIEUX,

PUBLIÉS PAR

P. B....., LITHUANIEN,

SUR DES NOTES ET DOCUMENTS FOURNIS PAR DES REPRÉSENTANTS DES PROVINCES RUTHÉNIENNES A LA DERNIÈRE DIÈTE POLONAISE.

« Se peut-il concevoir qu'en plein dix-neuvième siècle une puissance européenne « et chrétienne réalise, par les moyens les plus odieux, les plus barbares, l'anéan- « tissement de toute une nation, sans que les gouvernements civilisés se coalisent « pour flétrir solennellement et pour empêcher cet infâme abus de la victoire et de « la force? Les chrétiens de Syrie ont toute la sympathie des cabinets de France et « d'Angleterre, et la *Pologne* se débat, toute sanglante, sous le talon du despote « impitoyable qui a juré sa destruction! A défaut d'une autre justice, l'histoire « réserve la sienne à ce lâche mépris des principes de la plus vulgaire humanité. »

(*Mystères de la Russie*, p. 470.)

12° 3473

PARIS,

LIBRAIRIE SLAVE, IMPASSE SAINT-DOMINIQUE-D'ENFER, 1.

STRASBOURG,

CHEZ SALOMON, LIBRAIRE, RUE DES SERRURIERS, 50.

1845.

Cet ouvrage se trouve aussi :

A PARIS, chez CHARPENTIER, Palais-Royal, galerie d'Orléans, 7;
A GENÈVE, chez BERTHIER-GUERS;
A LEIPZIG, chez Léopold MICHELSEN;
A BRUXELLES, chez MLODECKI, Ruysbrock, 56.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

INTRODUCTION.

« La religion considérée au point de vue de l'utilité, a, d'ordinaire, « ce double avantage, qu'elle moralise les peuples et leur inculque « profondément le sentiment du devoir envers le prochain aussi bien « qu'envers l'État. Mais quand elle se borne à enseigner de vains simu- « lacres de dévotion, quand elle descend jusqu'à se confondre avec la « superstition, quand elle abdique l'apostolat moral pour s'attacher à « maintenir les hommes dans le vice et l'ignorance, alors, qu'elle s'ap- « pelle christianisme ou de tout autre nom, elle n'est plus qu'un fléau. « Or, la religion grecque, telle que la prêchent et la pratiquent les « prêtres russes, doit être mise au premier rang de cette dernière ca- « tégorie. Aussi, au lieu d'améliorer les masses, elle a puissamment « aidé à les démoraliser. Sa seule excuse est dans la condition essen- « tiellement dépendante où la tient le despotisme des chefs de l'État. « Elle aussi est esclave, et certes on ne reconnait que trop bien sur « son front le signe de la servitude. »

(*Mystères de la Russie*, p. 203.)

Il est des nations qui, semblables à ces individus qu'un sort fatal a condamnés à périr victimes de leur dévouement pour autrui, paraissent destinées aussi à succomber dans les luttes généreuses qu'elles ont entreprises pour la défense d'un principe ou d'un intérêt humanitaire. Tel a été le sort de la Pologne. Nous qui, au dix-septième siècle, avons préservé l'Europe de l'invasion de l'islamisme, de quel prix avons-nous

vu payer notre dévouement? Nous avons trouvé la plus noire ingratitude non-seulement chez les princes d'Autriche, mais encore chez la nation allemande. Il a fallu que de ce Vienne même, qui n'a dû son existence et son salut qu'au sang polonais qui y ruissela pour sa défense, fussent dirigées les premières intrigues diplomatiques contre notre patrie*), et que dans cette même cité, en 1815, à ce trop fameux congrès des rois et des privilégiés de toute espèce, l'Europe dût assister, complice silencieuse, au démembrement final de ce corps sanglant, mais d'où la vie ne s'était pas retirée tout entière. Oui, ce corps, qu'on avait pris pour un cadavre, a montré, quinze ans plus tard, qu'il palpitait encore, et que le sang n'avait pas cessé de circuler dans ses membres disséqués; il a montré que ses lambeaux épars ne tendaient, n'aspiraient qu'à se réunir pour reconstituer le grand *tout*, en dépit des habiles anatomistes auxquels ils avaient été livrés, et qui tout en feignant de les embaumer, n'ont au contraire rien épargné

*) Les conférences entre Henri de Prusse et Kaunitz. Voyez l'*Histoire des trois démembrements de la Pologne*, par Ferrand.

pour leur faire perdre, dans une gangrène meurtrière, ce reste de vie qu'ils y avaient rencontré! Ces symptômes d'une existence non encore éteinte les faisaient frissonner d'effroi et de remords, comme ce médecin cupide qui a disséqué un homme en léthargie!

Ce prétendu cadavre, en se soulevant en 1830, est venu de nouveau, comme il y a deux siècles, sauver non plus une cité, un empire, mais l'Europe entière d'une invasion barbare, qui peut-être lui serait devenue plus funeste que ne l'eût été celle des Ottomans, en 1682. C'est grâce aux dernières convulsions de ce corps mutilé que les chartes allemandes se sont maintenues, que la Belgique a conquis son indépendance, les cantons suisses leurs constitutions démocratiques, enfin, que la grande et puissante France a pu consolider le triomphe de ses journées de juillet! Victime encore une fois, la Pologne s'est vue en proie aux plus atroces vengeances du czar; elle est devenue un objet de haine et une espèce de cauchemar pour tous les partisans intéressés du *statu quo* quel qu'il soit, pour tous ceux qui vivent de priviléges en Europe, pour les vieilles

comme pour les nouvelles aristocraties; mais par une compensation consolante, elle a excité les sympathies des peuples, et inspiré un vif enthousiasme à tous les amis de la liberté, de la justice et de la civilisation. Il y a plus, parmi ceux-là même que leur rang ou leur position plaçait parmi les ennemis de la Pologne, il s'est trouvé un grand nombre d'hommes au cœur haut placé, qui n'ont pu s'empêcher d'admirer et de plaindre une si noble infortune! De là, d'un côté, les cruautés de Nicolas, les invectives, les injures que l'aristocratie n'a cessé de déverser sur le nom polonais, les attaques dont la presse stipendiée nous a poursuivis, et ses efforts persévérants pour atténuer toutes les atrocités du despotisme russe; de là aussi, d'un autre côté, l'attachement profond des peuples de l'Occident à la cause de la Pologne, et ce sentiment de vive compassion que nos malheurs ont excité jusque dans les contrées les plus lointaines, parmi tous ceux qui souffrent, parmi toutes ces victimes qui, en Irlande, en Servie et au Caucase, gémissent sous le joug oppresseur des aristocraties et de leur protecteur suprême, le czarisme!...

En 1832, l'Europe entière fut ébranlée par l'enthousiasme que les peuples ressentirent à la vue de ces débris des phalanges polonaises qui, après une lutte sanglante de près d'une année, pauvres et mutilés, se vouaient à l'exil plutôt que de subir l'esclavage, et qui, en attendant le jour où, réalisant un espoir consolateur, ils reconquerraient l'indépendance de leur patrie, ne cessaient de protester contre son oppression. Nicolas lui-même se tut un instant; ses satellites, les privilégiés de l'Occident, furent stupéfaits de ce spectacle unique dans le monde, où l'on donnait des ovations aux vaincus, en jetant des malédictions aux vainqueurs.

Mais l'autocrate ne s'était arrêté que pour mieux prendre son essor. On vit bientôt ses nombreux émissaires s'ébattre de tous côtés et se répandre dans les lieux mêmes où en 1832 ils n'auraient osé se montrer. Bientôt aussi la presse libérale de l'Allemagne fut muselée, et ces mêmes journaux qui naguère chantaient successivement, avec leur *schwärmerisme* allemand, et nos succès et nos revers, ces mêmes feuilles allèrent jusqu'à excuser les cruautés du czar et à vanter sa

prétendue magnanimité! Ils prirent à tâche de repousser et d'étouffer les voix des victimes qui cherchaient à se faire entendre du fond du pays, à dénigrer les travaux de l'émigration, à ridiculiser ses plaintes, s'efforçant en toutes choses à donner le change à l'opinion publique*).

Il faut avouer, à la honte de notre époque, que le czar et ses accolytes réussirent en partie dans leurs desseins. Exilés, proscrits, ce n'était pas assez de notre infortune, on voulut même nous interdire la plainte; à l'émigration, nous fûmes presque réduits au silence, ou du moins nos récits ne furent accueillis par un grand nombre que comme des déclamations absurdes et exagérées. Cependant le czar, enhardi par ses succès, poussa les choses trop loin, et comme la vérité perce toujours, il se trouva, même dans son propre camp, des âmes généreuses qui nous vengèrent de la manière la plus éclatante**). Il est

*) Voy. V. *Notes et pièces justificatives* (1).

**) Nous voulons désigner ici les ouvrages de MM. de Custines, Xavier Marmier, Marc Fournier; les *Mystères de la Russie*, *Revelations of Russia*, en anglais; la récente publication, en allemand, des mémoires du major Masson, etc., etc., ainsi que les

maintenant de notre devoir non-seulement de leur prouver notre reconnaissance, mais encore de les aider et de les soutenir en travaillant de concert au triomphe de la vérité et de la liberté. C'est la liberté seule qui peut nous sauver et relever notre malheureuse patrie; elle seule peut consolider les conquêtes de la civilisation de l'Europe occidentale, et réveiller de sa léthargie l'Europe orientale, tout à la fois courbée sous le knout moscovite, le yatagan turc et l'effet délétère des miasmes empestés dont l'infecte l'Autriche.

C'est pour accomplir ce devoir et obéir à cette conviction que nous publions ce livre.

En voyant qu'il avait réussi à donner le change à l'opinion publique, tant par ses diplomates et ses agents de toute sorte, qu'au moyen de la presse allemande et même des écrits de quelques savants de cette nation, Nicolas, encouragé par un pareil succès, poussa l'arrogance de son despotisme jusqu'à forcer des millions de Polonais à abjurer leur foi religieuse et à embrasser la religion qui *divinise* en quelque sorte la per-

nombreux articles publiés dans différents journaux, même dans les feuilles prussiennes.

sonne du czar! Cet acte de tyrannie qui, depuis que le monde existe, ne trouve son pareil que dans les annales de cette même famille impériale, cet acte n'excita qu'une faible surprise en Europe, tant on y était pour ainsi dire préparé, tant aussi les notions sur la Russie et la Pologne avaient été faussées et la vérité dénaturée. Les plaintes et les accusations que nous élevâmes du fond de notre exil, ne furent regardées que comme de vaines clameurs. Aux protestants et aux ennemis du catholicisme on chercha à démontrer que cette conversion ne pouvait avoir que des résultats favorables à la liberté des cultes; aux catholiques zélés, que les Grecs-unis n'étaient pas au fond de leur croyance; à nos amis on fit croire que ces malheureux Ruthéniens, qu'on força d'embrasser la religion moscovite, étaient des Russes et non des Polonais; aux Slaves, enfin, que l'unité slave ne pouvait qu'y gagner, etc., etc.

Mais Rome ne put se taire, et la fameuse allocution du 22 novembre 1839 parut! C'est alors que l'empereur Nicolas fut obligé de faire jouer tous les ressorts de son infernale politique

pour accréditer et maintenir l'opinion erronée qu'il avait su créer à force d'argent et d'intrigues. C'est alors, entre autres, que dans cette cité qui se dit la Rome protestante, l'un des nombreux agents du czar, qui sous mille formes diverses pullulent dans tout l'Occident, trouva moyen d'insérer dans un journal conservateur*) et qui est presque exclusivement rédigé par des *ministres du Saint-Évangile*, un de ces articles destinés à endoctriner l'Europe, et qui fut accepté, dit ce journal, *comme établissant clairement, et sur des preuves historiques, les faits qui ont donné lieu aux différends entre S. S. le pape et l'empereur de Russie.* On se mit en devoir d'y répondre; mais comme une matière aussi grave et aussi compliquée, embrouillée, du reste, à dessein par l'auteur de cet article, exigeait du temps et un long travail, la réponse ne put être insérée dans le journal de Genève pour lequel elle était destinée. D'ailleurs cette considération que notre voix n'avait pas alors autant de poids qu'elle peut en avoir maintenant, a également

*) Singulier système de conservation que celui qui fait abjurer leur foi à des millions d'hommes!

empêché l'auteur de cette réponse de la publier jusqu'à ce jour. Nous la mettons en tête de ce livre, en y ajoutant l'article de journal qui l'a provoquée. Ces deux écrits jettent une grande lumière sur cette question, en mettant à nu les moyens d'escamotage sur lesquels s'appuie le système politique et religieux des czars.

M. Godebski, nonce d'une des provinces ruthéniennes à la diète polonaise, notre dernière assemblée nationale, a réuni toutes les données sur cet événement, qu'il présente appuyé de documents et de pièces officielles. Nous donnons ici, comme troisième pièce, la traduction de ce récit aussi véridique qu'éloquent.

Vient ensuite un extrait tiré d'un des ouvrages les plus judicieux et les plus complets qui aient été écrits sur l'empire moscovite : *Les Mystères de la Russie*. Cet extrait contient la description de cette religion moscovite*), plutôt idolâtre que chrétienne, que des millions de nos compatriotes

*) Nous croyons devoir déclarer ici que nous faisons une distinction entre la religion grecque professée par les Grecs et les Slaves du Midi, et celle professée en Russie sous la suprématie des czars.

ont été forcés d'embrasser, tout en luttant encore en ce moment même contre les plus horribles persécutions.

Enfin, nous faisons suivre ces écrits de notes comprenant des pièces justificatives et divers éclaircissements.

Il est bien des horreurs inconnues qui pourraient être livrées à la publicité. Plus d'une Polonaise serait à même de révéler, dans ses mémoires, des faits plus intéressants que ceux que nous ont appris les *Dix années d'exil*, de Mme de Staël. Mais la TERREUR qui plane sur toute la Pologne (et elle est plus terrible que ne le fut celle de 93 en France, car elle émane d'un pouvoir soi-disant légal, reconnu et même appuyé par les gouvernements de l'Europe; car elle a déjà eu une durée bien plus longue, et rien n'en présage encore la fin), mais les bras du czar si longs qu'ils dépassent l'Elbe, le Rhin et touchent jusqu'aux bords de la Seine, ne laissent pas aux Polonais la possibilité de dévoiler toutes leurs infortunes au monde, sans compromettre ceux des leurs qui sont restés sous le joug immédiat de l'autocrate et sans augmenter par là le nombre

déjà trop grand des victimes. Il viendra un jour où la vérité sera connue dans toute sa hideuse nudité, et alors viendront se révéler au monde stupéfait bien d'autres mystères que n'en a mis au jour le marteau démolisseur de la Bastille; car dans cette nouvelle et immense bastille dont l'enceinte s'étend depuis Kalisz jusqu'à Kijow, ce ne sont pas quelques prisonniers d'État, mais des populations entières, sans distinction de sexe, d'âge, de rang, de race et de religion, qui sont vouées aux tortures de leurs geôliers!... En attendant que ce jour vienne à luire pour notre malheureuse patrie, puissent du moins ces seuls faits relatifs aux persécutions religieuses exciter l'intérêt de l'Europe! ce sera déjà un soulagement aux souffrances de ces nouveaux martyrs! C'est surtout dans ce but que nous les livrons à la publicité et à la méditation des esprits généreux, sans distinction d'opinion.

ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR LA QUESTION

DES GRECS-UNIS.

I.

ARTICLE INSÉRÉ DANS « LE FÉDÉRAL, » JOURNAL GENEVOIS, DU 10 JANVIER 1840.

Nous recevons, à l'occasion des différends qui se sont élevés dernièrement entre S. S. le pape et l'empereur de Russie, la communication suivante, qui établit clairement, et sur des preuves historiques, les faits qui ont donné lieu à ces différends. La gravité de ces débats, leur coïncidence avec les difficultés croissantes qui existent entre le roi de Prusse et le pape, les conséquences qu'ils peuvent avoir, nous font penser que nos lecteurs liront ce document avec intérêt.

Le pape, dans son allocution du 22 novembre aux cardinaux, fait une grande erreur historique en disant : « Personne de vous n'ignore que les évêques russes et « toute cette illustre nation, qui, après avoir reçu « l'unité catholique avec la foi chrétienne, s'en étaient

« malheurement écartés, et suivaient le déplorable « schisme des Grecs, *en retenant l'usage de son langage « ordinaire et le rit grec,* que cette nation, dis-je, avait « plus d'une fois songé, avec le secours de la grâce « divine, à un retour sincère et durable vers l'Église « romaine. Ainsi, d'abord dans le concile général de « Florence, *l'archevêque de Kiew, métropolitain de toute « la Russie*, souscrivit avec les Grecs au célèbre décret « d'union. » (Voy. *Gazette de France*, 7 décembre 1839.)

Les premiers apôtres du christianisme parmi les Slaves furent deux frères, Constantin et Méthode, nés de parents distingués à Thessalonique en Macédonie, hommes d'une grande érudition, surtout Constantin, qui se voua dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique. En prenant l'habit religieux, il changea de nom, suivant l'usage de l'Église grecque, et prit celui de Cyrille. Son premier apostolat fut à Cherson et chez les Kosars. Après son retour, l'empereur Michel III l'envoya en 860 chez les Boulgares du Danube. C'est là qu'il accommoda l'alphabet grec, augmenté de quelques nouveaux signes, à la langue slavonne. Cette invention fut reçue et adoptée avec enthousiasme. Traduites en slavon, l'Écriture-Sainte et la liturgie grecque vinrent bientôt couronner l'œuvre de Cyrille.

Muni de ce puissant secours, il se rendit, en 863, accompagné de son frère Méthode (dont on ignore le nom séculier), chez les Moraves, autre branche, alors puissante, des Slaves. Des missionnaires allemands les

avaient précédés, mais sans avoir obtenu de grands succès, soit à cause de l'aversion mutuelle entre les Germains et les Slaves, soit par suite de l'ignorance complète de la langue latine employée par ces missionnaires et dans l'Église romaine. Au contraire, les apôtres grecs furent reçus avec joie par les Slaves, à qui ils apportaient avec l'Évangile le moyen de le connaître et de célébrer le nouveau culte dans leur propre langue. Ce succès souleva contre eux le clergé latin et surtout l'archevêque de Saltzbourg. Pour faire cesser ces longs et scandaleux débats si contraires à la propagation de la religion chrétienne, Cyrille et Méthode se rendirent à Rome vers la fin de l'année 867. Le pape Adrien les reçut avec distinction, et consentit à l'emploi par les peuples slaves de leur propre idiome dans les livres saints et dans la liturgie. Cyrille mourut à Rome le 13 février 868. Méthode retourna chez les Slaves; il maintint la liturgie grecque en langue slavonne, continua son apostolat, et baptisa Swiastopol, roi des Moraves, et Borissovoi, duc de Bohême.

La jalousie de l'archevêque de Saltzbourg attira sur Méthode de nouvelles persécutions. Il fut accusé d'hérésie, et le pape Jean VIII condamna la liturgie slavonne par une bulle adressée au roi des Moraves, le 14 juin 879, en exigeant en même temps que Méthode se rendît à Rome pour se justifier. Il obéit, et pleine satisfaction lui fut faite; *l'usage de la langue slavonne à la messe et pour tous les livres saints, ainsi que l'emploi*

de la nouvelle écriture, furent expressément autorisés par le pontife. Cependant, rendu aux Slaves, Méthode rencontra de nouvelles oppositions de la part des prêtres latins. Pour y remédier, il retourna à Rome en 881. Là se termina sa laborieuse carrière. On peut croire que sa mort fut causée par la douleur qu'il ressentit de la déplorable séparation de la religion chrétienne, divisée en Églises d'Orient et d'Occident. Les disputes entre le pape et le patriarche de Constantinople sur la juridiction qu'ils prétendaient exercer tous les deux sur la Bulgarie, avaient amené ce triste résultat.

Les Slavons, nouvellement convertis au christianisme, furent alors divisés. Les occidentaux depuis la Baltique jusqu'à l'Adriatique, les Wendes, les Bohêmes, les Moraves, une partie des habitants de la Carniole et de la Carinthie, furent soumis à l'Église de Rome; la liturgie slavonne et même le nouvel alphabet cyrillien y furent proscrits. Les Slaves méridionaux depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Noire, les Croates, les Panoniens, les Serbes, les Bulgares, les Montenegrins et les Chersoniens restèrent fidèles à l'Église de Constantinople et continuèrent d'employer dans leur culte la langue slavonne.

Mais la plus puissante souche des Slaves, demeurant entre la Baltique et la mer Noire, qui prirent le nom de Russes, restait encore dans les ténèbres du paganisme, et ce n'est que longtemps après la séparation des Eglises, en 955, *qu'Olga, veuve d'Igor et mère de Swiatoslaw, alors*

souverain de la Russie, se rendit à Constantinople, où elle fut instruite et baptisée par le patriarche, et eut pour parrain l'empereur Constantin Porphirogenete. Son exemple fut suivi par beaucoup de personnes de la Russie, et quoique le souverain n'abandonnât pas le culte de ses pères, il ne fut point hostile à ceux qui embrassèrent la religion chrétienne.

Enfin son petit-fils Wladimir se décida à reconnaître le christianisme ; il envoya des hommes sages en différents pays pour juger du peuple qui honore Dieu de la manière la plus digne. La majesté du culte grec le frappa d'admiration, et sur les rapports qui lui furent faits, et à l'exemple de son aïeule Olga, Wladimir reçut le baptême à Cherson, en 988, par un prêtre grec. Il épousa la princesse Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin.

Le premier métropolitain de la Russie fut Michail, évêque grec, envoyé par le patriarche de Constantinople. Sous ses auspices s'élevèrent bientôt à Kiew, Tschernigow, Nowgorod, Polotz et autres villes, des temples chrétiens du culte grec. La liturgie de saint Jean-Chrisostôme y fut célébrée en langue slavonne d'après la traduction de Cyrille, qui est la même de nos jours, sauf quelques corrections sur le texte grec.

Malgré les efforts des missionnaires latins et les fréquentes séductions du siége de Rome, les Russes restèrent constamment fidèles à la religion qu'avaient embrassée leurs pères.

Lors du concile de Florence en 1439, l'archevêque de Kiew n'était pas le métropolitain de toute la Russie. Il n'avait de puissance que sur les provinces conquises depuis 1320 par les Lithuaniens et les Polonais, c'est-à-dire la Russie-Rouge, aujourd'hui Gallicie, la Russie-Blanche, la Volhinie, la Podolie et l'Ukraine. C'était le métropolitain de Moscou qui, depuis le commencement du quinzième siècle, était à la tête de la hiérarchie russe, sous la prééminence du patriarche de Constantinople, jusqu'en 1588, que celui-ci sacra dans Moscou un patriarche particulier pour la Russie, remplacé depuis 1722 par le synode.

Le métropolitain Isidore, après son retour de Florence, fut condamné par un concile national : *on ne reconnut rien de ce qu'il avait signé;* il fut déposé et se réfugia à Constantinople ; mais loin d'y trouver la protection qu'il espérait, il fut excommunié par le patriarche et ne dut sa vie qu'à la fuite. Il se rendit à Rome, où il entra dans l'Église latine et finit ses jours.

Les Russes, soumis à la domination polonaise, restèrent unis à leur mère-Église pendant deux cent soixante-quinze années. Les souverains de ce royaume et l'Église romaine employèrent tous les efforts de la séduction et même des persécutions pour les en détacher. On réussit en partie. L'année 1596, un certain nombre d'entre eux reconnut la supériorité du pape, tout en conservant la liturgie slavonne.

Ce schisme de l'Église russe fut nommé Grecs-unis.

Les habitants de l'Ukraine et surtout les Cosaques de la Petite-Russie restèrent fidèles à leur religion, et c'est en la conservant dans toute sa pureté qu'ils se réunirent, en 1654, à leur mère-patrie. Il est remarquable qu'en 1642, par conséquent encore sous la domination des Polonais, le métropolitain de Kiew, Pierre Mogilas, Grec non uni, rédigea une exposition de la foi, qui fut reconnue par les patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, approuvée par leurs synodes et munie de leurs sceaux, en 1643. Depuis ce temps, elle est regardée par l'Église orientale comme la confession orthodoxe de la foi catholique et apostolique dans le Christ.

Il ne nous appartient pas d'entrer dans des discussions et des controverses théologiques; mais en lisant l'allocution de Grégoire XVI, nous avons cru devoir rétablir la vérité historique. N. R.

II.

RÉPONSE A L'ARTICLE PRÉCÉDENT, DESTINÉE, DANS LE TEMPS, AU JOURNAL DE GENÈVE, ET QUI N'A PAS ÉTÉ PUBLIÉE.

Monsieur,

L'article inséré dans le *Fédéral* du 10 janvier, à l'occasion des différends entre le pape et le czar, signé N. R., touche à une question de la plus haute gravité.

Ayant l'intention d'y répondre, je suis obligé de la traiter à fond, et d'éclaircir plusieurs points statistiques et politiques des peuples slaves, avant de parler de la question religieuse qui y est intimement liée, et sous l'égide de laquelle les uns commettent les actes de la plus grande tyrannie, les autres tâchent de les disculper, même de les louer! Si vous me trouvez trop long, j'espère que vous ne me refuserez pas quelques colonnes, vu l'importance du sujet qui occupe le monde politique.

Si l'histoire et la statistique des pays slaves étaient mieux connues dans l'occident de l'Europe, je n'aurais besoin que de signaler l'erreur qu'a commise la *Gazette de France* dans sa traduction de l'allocution du Saint-Père (du 22 novembre), pour faire tomber tout l'échafaudage du raisonnement et des faits historiques cités à tort et à travers par M. N. R. dans son article du 10 janvier, inséré dans le *Fédéral*, et que ce journal mystifié donne comme une communication qui établit *clairement et sur des preuves historiques* les faits qui ont donné lieu aux différends entre le pape et le czar; mais malheureusement on sait quelquefois mieux ce qui se passe au bord du Mississipi, au Caire, au pied du fabuleux Atlas, etc., qu'aux bords de la Vistule, du Dnieper et du Volga! Depuis les orateurs des chambres françaises jusqu'aux écrivains politiques de toutes les couleurs qui s'occupent du présent et prédisent l'avenir, ce grand peuple slave, qui couvre un tiers du

globe depuis l'Elbe et l'Adriatique jusqu'au Kamtschatka, depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire et la Caspienne, qui, avec les peuples soumis à son empire, incorporés à sa race, s'élève à environ cent millions d'âmes, ce grand peuple, dis-je, est si peu connu! C'est pourtant ce peuple qui tant de fois sauva l'Europe des fureurs de l'islamisme et de la barbarie, c'est encore ce peuple qui est appelé à civiliser l'Asie. Lorsque ses diverses branches s'entendront ensemble et seront vivifiées au nom de la liberté et de la fraternité, lorsque les eaux de la Vistule, de la Narew, de Dwina cesseront de se rougir du sang de leurs enfants, ce peuple pourra encore un jour tenir dans ses mains les destinées de l'Europe! cette destinée, qui est déjà en partie réglée par le czar, ce représentant de la force brutale des Slaves. Elle est vraiment surprenante cette ignorance des faits historiques et ce dédain de l'histoire des Slaves dans l'occident de l'Europe! Tout le monde est d'accord sur ce qui occasionna la perte de Napoléon. On sait que ce fut la mauvaise manière de mener la guerre en Russie. Eh bien! si Napoléon avait voulu étudier l'histoire des guerres des Polonais avec les Moscowites, il serait peut-être encore aux Tuileries! M. Thiers, qu'on envisage comme un profond politique, que conseille-t-il à la France dans son fameux discours sur la question d'Orient? *) De suivre l'exemple de l'hy-

*) Rappelons-nous que cela a été écrit en 1840.

pocrite Marie-Thérèse, d'attendre comme celle-ci l'a fait lors du partage de la Pologne, et de prendre, si ce n'est le plus grand, du moins un des meilleurs morceaux des dépouilles de la Turquie. Le partage de la Pologne ne devrait-il pas lui faire voir plus clair? Le hattisheriff n'est-il pas la constitution polonaise du 3 mai 1791? La chambre des députés ne voulant même pas entrer en discussion sur les provinces moldavo-valaques, n'a-t-elle pas montré la plus grande apathie à cet égard, et celle-ci est le fruit de l'ignorance dont je parle.

Mais revenons à notre sujet : j'ai fait cette digression pour justifier les détails dans lesquels je vais entrer. Il faut pourtant que je déclare avant tout que, quoique l'éclaircissement des faits me force de parler des différends entre divers peuples slaves, je n'ai l'intention d'en offenser aucun; Slave moi-même, je désire une union sincère entre les enfants de cette commune patrie. Toutes les haines des Slaves doivent se porter contre leur commun ennemi, contre le despotisme du Czar; contre celui qui, en les opprimant, pèse sur l'Europe entière. Que ses conquêtes ne les éblouissent pas! Ces conquêtes sont payées cher, tôt ou tard; même quelquefois avant qu'on les ait faites! Témoin l'expédition de la Khivie!

Depuis l'introduction du christianisme en Orient, la grande famille des Slaves a été et est toujours divisée en cinq grandes parties distinctives : la Bohême, la

Pologne, la Moscovie, les états de Hongrie et de la Transilvanie, et enfin les diverses provinces danubiennes, telles que l'Illyrie, la Servie, la Bosnie, l'Albanie, la Dalmatie, la Croatie, la Styrie, l'Istrie, etc.

La Bohême, royaume séparé, fut engloutie par l'Autriche en partie par des successions, en partie par la politique astucieuse de la maison de Habsbourg. On peut y joindre la Moravie, la Haute-Silésie, qui ont subi le même sort (2).

La Pologne, royaume uni sous Boleslas-le-Grand vers l'an 1000, occupait les pays slaves entre la Baltique et le Danube, l'Elbe et le Dnieper. Partagée entre ses descendants selon l'usage de ces temps, affaiblie par là, elle redevint dans le quatorzième siècle, sous les Jagellons, un des plus puissants états slaves. Elle s'agrandit encore par sa réunion avec la Lithuanie. Ce fut une monarchie pareille à celle de Louis XIV en France, deux siècles plus tard; mais plus libre, car elle fut constitutionnelle. Changée, dans le seizième siècle, en république nobilière, avec un roi électif, elle a eu ses frontières bien marquées entre la Baltique, les monts Carpathes, la Dwina et le Borysthène (Dnieper); elle possédait encore au delà de ce fleuve une partie de l'Ukraine, appelée la Petite-Russie, jusqu'à 1686.

La Moscovie, baptisée du nom d'Empire russe par Pierre-le-Grand au commencement du dix-huitième siècle, n'a pas jusqu'à présent de limites fixes; car,

comme nous voyons, ni les monts Urals, ni la mer Caspienne, ni la mer Noire, n'arrêtent ses conquêtes! C'est le czar Jean Wasil-le-Cruel qui, au milieu du quinzième siècle, créa, le premier, l'unité de cette partie de la Slavonie, en secouant définitivement le joug tartare qui opprimait ce pays durant deux siècles et demi. Avant la conquête des Tartares, ces contrées lointaines appartenaient aux ducs ruthéniens dont les chefs-lieux étaient Kiiow et Halicz *). Jean subjugua la république de Nowogrod et d'autres pays limitrophes. Ses successeurs n'ont fait qu'agrandir ce colosse qu'on appelle aujourd'hui *l'Empire russe*. Ce colosse, sous l'aspect de l'unité, renferme cent peuplades, qui diffèrent autant de langage que de religion; car, à part les différents cultes chrétien, mahométan, juif, etc., cette même religion russo-grecque, dont le czar est le chef suprême, a ses méthodistes, ses quakers, ses séparatistes, ses anabaptistes, etc. Tout cela ne se tient que par le lien du despotisme, et contient tous les éléments de désunion qui ne sont qu'étouffés jusqu'à un certain temps.

Les états de Hongrie et de Transylvanie, conquis par les *Magiars*, tantôt unis sous le même roi avec la Pologne, tantôt indépendants, ayant six millions de Slaves et cinq millions de Magiars et d'autres peu-

*) Halicz est aujourd'hui une petite ville de Gallicie, dont l'Autriche donna le nom au soi-disant royaume de Gallicie, en s'emparant de ce pays.

plades, ont aussi leurs frontières bien marquées entre les monts Carpathes, la Save et le Danube. Ces pays ne font point partie intégrante des états de l'Autriche, comme la Bohême : l'empereur en est seulement roi. Ils supportent ce fardeau que la ruse leur a imposé avec une bien mauvaise volonté (3). Enfin les autres provinces danubiennes au bord de la mer Noire et de l'Adriatique, tributaires tantôt de la Pologne, tantôt de la Hongrie et de la Turquie, jouissent encore de plusieurs protectorats; n'ayant jamais eu une existence indépendante, elles y aspirent pourtant et elles y ont un droit incontestable (4).

Après avoir jeté un coup d'œil général sur ces cinq grandes divisions des peuples slaves, revenons à la Pologne et à la Russie; car c'est ici que se débat la grande question des persécutions religieuses ordonnées par le czar et le roi de Prusse. Je le répète, par eux deux, car ceux qui croient qu'il s'agit d'un démêlé entre la Russie, la Prusse et le pape, sont dans une grande erreur. Les Prussiens et les Russes proprement dits laisseraient très-tranquilles le pape et le catholicisme; mais ce sont leurs souverains, dont l'un se dit roi de Pologne, l'autre grand-duc de Posen, qui, pour dénationaliser les Polonais, sont coupables de cette horrible intolérance. Les Prussiens protestants sont trop civilisés pour cela, et les vrais Russes trop indifférents : je ne les en accuse pas.

La *Gazette de France*, en traduisant l'allocution du

Saint-Père, commit une faute, non par mauvaise foi, mais par cette ignorance historique qui me force de prolonger ainsi cet écrit, en citant l'allocution du pape dont l'original est en latin et qui dit : *Nemò vestrùm ignorat, ruthenos episcopos*, etc. La *Gazette de France* a traduit le mot *ruthenos* par russes, et non par ruthéniens ou russiens ; on peut pardonner cette faute à la *Gazette de France ;* mais M. N. R., qui veut si bien connaître l'histoire ecclésiastique des Slaves, et qui, sans doute, sait bien la portée de cette inversion, aurait dû plutôt rectifier la faute que d'en profiter pour déclarer *que le pape a commis une grande erreur historique !* et de mystifier ainsi un journal suisse ! Vouloir faire croire à une pareille bévue de la part du chef de l'Église catholique, c'est trop fort ; cela ne pourrait arriver qu'aux popes greco-moscovites qu'on choisit malheureusement d'après la hauteur de leur stature, la beauté de leur barbe et la force de leur voix. Non, le pape, dans son allocution, et les autres journaux, dans leur traduction (voy. la *Gazette d'Augsbourg*), ont bien distingué les Russes et les Ruthéniens. Le pape parle clairement des évêques ruthéniens, des peuples ruthéniens et de l'empire russe, comme de l'Église *greco-russe*. En latin des RUTHENOS *épiscopos*, de RUTHENORUM *gente*, et de *ecclesia græco*-RUSSIACA, de *imperio* RUSSIACO ; en allemand les mots *russisch* et *reussisch* ou *ruthenisch*, sont tout à fait distinctifs par ces deux expressions. En polonais, *rusin* signifie *russien*

ou *ruthénien*, et *rossyanin*, *russe;* pour exprimer les provinces ruthéniennes, on dit *Ruś* (roùs), et l'empire russe d'à présent, *Rossya.* La même distinction des mots existe dans la langue moscovite employée par les Russes d'à présent. Il faut que j'ajoute encore que le peuple polonais et ruthénien n'appelle jamais autrement les vrais Russes que *Moskale*, c'est-à-dire Moscovites. C'est ainsi qu'on désigne dans toute la Pologne l'armée russe, et jusqu'à présent la dénomination *rossyanin* n'est usitée que dans les écritures publiques et par les partisans du czarisme. Il est vrai qu'en français il n'y a qu'un mot : la Russie, pour les deux expressions slaves, *Ruś* et *Rossya;* mais les *amis de la vérité historique*, comme M. N. R., devraient concourir à éclaircir ce défaut, plutôt qu'à embrouiller encore plus la question, en profitant de ce manque d'expressions ?!

Pour me rendre plus explicite, je me servirai, en français, du mot *Ruthénie*, selon le latin, pour désigner les provinces polonaises, c'est-à-dire les Russies Rouge, Noire et Blanche, situées à la rive droite du Borysthène, et du mot *Russie* *), pour désigner la Moscovie ou la Grande-Russie et la Petite-Russie, toutes deux situées au delà de la Dwina et du Borysthène, dont la seconde n'a été définitivement incorporée à la Moscovie qu'en 1686, à la suite d'un traité extorqué au grand Sobiecki par le czar, sous l'influence de l'ingrat

*) On dit en polonais : *Ruś biała, czarna, czerwona,* et non pas : *Rossya biała*, etc.

Léopold, qui venait pourtant d'être délivré des Turcs par ce vaillant monarque.

Il me semble que si les écrivains qui s'occupent de cette question adoptaient aussi le mot de *Ruthénie* pour nommer les provinces russiennes, mais polonaises, ils se faciliteraient beaucoup l'exposé.

Quelques mots sous le rapport historique jetteront une nouvelle lumière. La Pologne, monarchie et république, eut au commencement du quatorzième siècle une étendue plus grande que celle qu'elle eut à la fin du dix-huitième; car, excepté la Lithuanie, elle possédait les pays au delà des frontières qu'elle avait au moment de son partage. A la fin du dernier siècle, avant son partage, elle se composait de trois parties : de la Pologne, de la Lithuanie et de la Ruthénie. Quant à son idiome, voilà ce que dit là-dessus le savant Lelevel :

« Une des légitimités propres, à très-peu d'exceptions près, à chaque nation, c'est sans contredit la langue. L'antique Pologne cultivait dans son sein trois idiomes différents : le lithuanien, le russien (ruthénien) et le polonais. La *langue lithuanienne* appartenant aux populations des pays bas du Niemen et de la Dwina, elle s'adresse au peuple dans ses chants, dans son rituel, du haut des chaires et dans les traductions des Saintes-Écritures. La *langue ruthénienne**) possède non-

*) Il faut bien distinguer ici la langue ruthénienne de la langue *russe* ou le dialecte *moscovite*, formée depuis quelques siècles

seulement les mêmes avantages, mais elle compte encore de grandes richesses littéraires dans ses controverses religieuses, ses anciennes chroniques et ses statuts, comme aussi dans le style des chancelleries et les poésies populaires. *Le polonais*, enfin, le plus riche et le plus cultivé des idiomes slaves, possède de nombreuses productions dans le style législatif, politique, social, religieux et ecclésiastique, dans ses chroniques et son histoire; on la retrouve encore pleine de verve et d'énergie dans tous les genres de poésies et de travaux scientifiques. »

Les terres polonaises conjointement avec les terres ruthéniennes (en partie conquises et plus encore cédées par les alliances des rois de Pologne avec les petits princes ruthéniens) composaient la monarchie des Piastes. A la suite de l'union avec la Lithuanie commença, à la fin du quatorzième siècle, le règne des Jagellons. Enfin la Pologne, devenue à la fin du seizième siècle république, eut toujours les mêmes frontières, comme nous l'avons démontré plus haut, pendant huit cents ans. Peut-il y avoir, dans les fastes historiques, une prescription plus longue et qui prouve mieux une unité nationale?

Quant à la Russie, elle ne date que du commencement du dix-huitième siècle. Ce fut Pierre Ier qui, assassinant d'une main son fils, plaça de l'autre sur sa

sur le Volga et sur le sol des Ongres, tout à fait étranger aux peuples slaves.

tête la couronne des César et la tiare greco-papale. Du mot Czar il fit le mot César, et venant d'acquérir sur la Pologne la Petite-Russie, il créa l'empire de toutes les Russies, en se bâtissant une capitale dans un pays nouvellement arraché à la Suède. Les Polonais ne reconnurent le titre d'empereur qu'à la czarine Catherine, en 1764, à la condition *expresse* qu'elle n'aurait jamais de prétentions aux autres provinces ruthéniennes. Ce nouvel empire date donc d'un siècle. Il n'a eu et n'a pas de limites fixes; il a dévoré cent peuplades diverses, acquis la Lithuanie et la Ruthénie non pas par alliances, par conquêtes ou par une réunion volontaire des peuples, comme cela a eu lieu avec la puissance polonaise, mais par l'inique partage de la Pologne. On distingue le mieux le partage d'une nation d'une conquête, en comparant la dernière à un duel entre deux individus, le premier à un assassinat commis par des brigands. Une nation qui fait la conquête d'une autre nation, est exposée a être conquise elle-même, comme un duelliste s'expose à être tué; tandis que plusieurs souverains qui s'entendent pour partager un État, agissent comme des brigands qui, en toute sûreté, dévalisent un voyageur. La Moscovie n'a pu en profiter seule : le roi de Prusse a eu sa part, ainsi que l'Autriche. Pour légaliser cette spoliation, le roi de Prusse, dont les prédécesseurs furent tributaires de la Pologne, optant entre les titres de roi des Vandales ou de Prusse, choisit ce dernier, imitant le czar, et non sans arrière-

pensée. Le roi de Prusse, dis-je, profitant aussi de son titre, s'appropria la Prusse polonaise. Enfin la dévote Marie-Thérèse tâcha aussi de justifier son cobrigandage en faisant valoir, comme reine de Hongrie, ses droits à une partie de l'ancienne Ruthénie : droit sans aucun fondement, et qui prouve seulement que les prétentions de la Russie aux autres parties de la Ruthénie ne vaillent pas mieux.

Pour définir en quelques mots et cet acte inique de la politique du dix-huitième siècle et pour répondre à tout ce qu'on avance de sophismes inimaginables pour justifier les soi-disant droits des trois cours, je dirai qu'on pourrait les comparer à ceux qu'aurait le canton de Schwyz de gouverner despotiquement toute la Suisse et de la regarder comme sa propriété, parce qu'en patois allemand on se sert du même mot pour désigner la Suisse et ce canton ; à ceux que l'Espagne pourrait s'arroger sur le royaume des Navarres pour partager la France entre elle et l'Angleterre, qui prend le titre de Grande-Bretagne ; enfin comme à celui que la France aurait d'occuper Genève et la forcer à redevenir catholique, parce que cette ville le fut jadis et que ses habitants parlent français !

J'ajouterai enfin que la confédération de Bar en 1768, et les années 1830 et 1831, ont démontré suffisamment de quelle force est le lien qui unit ces provinces polonaises, c'est-à-dire la Lithuanie et la Ruthénie, à l'empire russe. L'insurrection qui a embrasé toutes ces

parties de l'antique Pologne, la représentation nationale complétée, dans la grande diète en 1831, de tous les palatinats qui s'étendent jusqu'à la Dwina et le Borysthène, le prouvent assez.

Ces éclaircissements donnés sous les rapports statistique et politique, passons à l'exposé historico-religieux (5).

C'est vers le dixième siècle de notre ère que la religion chrétienne se consolida dans les pays slaves : la Pologne la reçut de l'Allemagne par la Bohême, la Ruthénie, ainsi que la Moscovie de Constantinople. Pour mieux préciser cette époque, nous dirons que la foi fut adoptée par *Miecislas* Ier (roi de Pologne et petit-fils de *Ziemowit*, en 965), qui reçut le baptême des mains de saint Adalbert, selon le rit latin, tandis que Wlodimir, prince ruthénien de Kiiòw, le reçut d'après le culte grec, en 991. La Pologne, à laquelle se sont jointes plus tard la Lithuanie catholique et la Ruthénie grecque-unie, devenait puissance occidentale par ses constants rapports avec le monde chrétien attaché au siége de Rome ; la Moscovie figurait comme puissance orientale. Cette figure géographique fut dès lors tracée, et ce stigmate demeure indélébile.

Le monde civilisé était partagé, à l'époque dont nous parlons, en deux parties, débris du colosse romain. L'Occident, bouleversé de fond en comble et régénéré par des populations nouvelles, fleurissait comme une tige renaissante, pendant que le vieil édifice de l'Orient

ne se soutenait qu'avec peine sur ses fondements vermoulus. La religion du Christ, en élevant l'homme à la hauteur de sa divine origine, entraînait l'Occident; le paganisme subsistait toujours caché sous les formes mondaines du culte grec. Cependant l'Église était *une* avec un seul chef visible. Le schisme de Focius était tombé dans l'oubli, les patriarches de Constantinople rentrés sous la domination apostolique; il semblait que toute divergence d'opinion en matière de religion était étouffée, mais le germe de la désunion subsistait. La différence des cultes ne fut cependant pas, comme on pourrait le croire, le principal motif de la division des chrétiens latins et grecs, mais ce fut la tendance dans les uns à l'esprit, dans les autres à la matière; et cette différence était déjà très-marquée à cette époque dans les deux partis. Les patriarches de Constantinople se tenaient néanmoins dans l'ordre, et reconnaissaient la suprématie du Saint-Siége jusqu'en 1053. Ce fut Michel Cirelanus ou Cyrille qui déterra le schisme oublié de Focius, y ajouta ses propres idées et secoua l'autorité de Rome. Les métropolitains ne suivirent pas son exemple; ils s'entendirent avec le pape Léon IX, et lui restèrent strictement soumis, ne remplissant les ordres émanés de Constantinople qu'en tant que ceux-ci ne se trouvaient point contraires aux dogmes de l'Église universelle ou catholique.

Ce fut vers le treizième siècle que les deux partis de la chrétienté prirent encore plus le caractère distinctif

dont nous avons parlé plus haut. L'Occident, constamment pénétré de l'esprit d'une religion unique et d'une seule autorité, brûlait du désir de réunir toute l'humanité au sein de la même Église, tandis que l'Orient, toujours errant dans ses principes, soumis au pouvoir d'une autorité divisée, perdait chaque jour de sa force et de sa vigueur. La Société latine, secondée par les efforts de ses chevaliers, écrasait en Europe et en Asie les infidèles, qu'elle s'efforçait en même temps de faire rentrer, ainsi que les schismatiques, dans le giron de l'Église. Pendant ce temps, l'Orient, soumis aux incursions des barbares idolâtres, perdait son indépendance. La puissance byzantine s'écroula devant celle des barbares; le reste des Slavo-Grecs, sans appui, sans point de ralliement, vacillait entre les différentes puissances qui l'entouraient. Les Ruthéniens, partagés en différentes principautés, ne formaient aucune union politique; ils étaient seulement unis par les liens d'un commun langage et d'une même religion. Leurs princes, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus les uns par les autres, cherchaient refuge et protection auprès des Polonais dont le gouvernement plus stable et l'autorité royale mieux établie leur offraient souvent l'assistance des armes. Les ducs ou princes de la Ruthénie reconnaissaient cette suprématie à laquelle ils prêtaient hommage, et toute la Ruthénie se joignit bientôt à eux.

En 1224, Gengis-Kan avec ses Tartares s'empara de la Moscovie; ces barbares se portèrent ensuite

sur la Pologne et la Hongrie. Daniel, duc ruthénien, qui était parvenu à s'emparer de plusieurs de ces provinces, s'adressa au concile de Lyon, s'offrant, comme prince chrétien, à repousser les infidèles, à la condition que le Saint-Siége le revêtirait de la puissance temporelle, sous le titre de roi. Il promettait de se soumettre alors à l'autorité du souverain pontife avec tous ses sujets (1246). Le légat du pape vint à cet effet à Halicz, un des chefs-lieux de ces principautés. Daniel fut couronné du consentement du pape Innocent IV.

Les Polonais, sous leurs rois, vivaient selon le rit latin, et continuaient la mission de l'émancipation du monde par la liberté religieuse qu'ils inculquaient aux nations. La Pologne devenait de plus en plus société libre.

Pendant ce temps, les grands-ducs de Moscovie, appuyés par les Tartares, qui avaient déjà établi leur suprématie dans ces parages, se faisaient sacrer par le clergé dont l'autorité résidait à Constantinople. Séparés de l'Église, ils voulaient régner despotiquement en cherchant à dépouiller leurs voisins. Ce fut le germe de la puissance despotique.

Cependant les Paléologues de Constantinople, poussés par les Ottomans, s'adressèrent à Rome; cette démarche influença les conciles de Bâle et de Ferrare. Ce dernier, terminé à Florence, fixa les incertitudes et établit l'*union* des Églises grecque et latine (1439).

Les Grecs ne s'y soumirent pas tous; la Moscovie suivit leur exemple, Mais *Isidore, métropolitain de toutes les Ruthénies, reçut sincèrement les arrêts des synodes, et toutes les provinces ruthéniennes, tant sous la domination de la Pologne que sous celle de la Lithuanie unie à la première, se rangèrent de son parti.*

Il s'agit de savoir jusqu'à quelle époque la Ruthénie et la Moscovie furent soumises à l'autorité d'un seul métropolitain. L'incertitude de ce fait existe depuis le commencement du quatorzième siècle jusqu'au milieu du quinzième. Quelques auteurs croient qu'après la conquête de Kiiów ou Kiew par Gedynim, prince de Lithuanie, le métropolitain de cette ville transporta le siége de son épiscopat à Moscou; qu'il alla, de concert avec le grand-duc de Moscovie, demander au Kan des Tartares Usbecks de ne point se mêler d'affaires religieuses, et qu'il en obtint la promesse. Cependant les chroniques ruthéniennes continuaient à nommer ce métropolitain Pierre et Ruthénien d'origine, de même que son successeur Téohnas, métropolitain de Kiiów et de toutes les provinces ruthéniennes. Tous les deux étaient soumis à l'autorité de Rome. Après ceux-ci *Alexis* fut nommé métropolitain, mais ayant tardé à se rendre à Constantinople pour s'y faire sacrer, il y fut devancé par un moine lithuanien du nom de *Roman*, que le patriarche de Constantinople ordonna à sa place. Ces deux nominations ayant donné lieu à des troubles et à des scandales, l'autorité ecclésiastique décida que

le choix des deux métropolitains serait conservé et qu'il y aurait deux siéges au lieu d'un. *Alexis* resta métropolitain de Moscou, tandis que *Roman* fut investi de la dignité de métropolitain de toutes les Ruthénies. Cet exemple, une fois suivi, donna lieu à une suite des mêmes difficultés; une série de métropolitains s'enlevaient ce titre; enfin, le patriarche de Constantinople nomma un certain *Phocius* métropolitain; celui-ci, ennemi de l'autorité romaine, ne fut pas accepté par les provinces ruthéniennes de la Pologne et de la Lithuanie (1410), et un acte signé par les évêques de Polock, de Smolensk, de Czernichow, de Luck, de Wlodimir, de Chelm, déclara sa non-compétence et nomma *Cyprien* métropolitain de Kiew. C'est depuis cette époque que le métropolitain de Moscou enseigna ouvertement le schisme, tandis que celui de Kiew soutenait avec zèle les intérêts de la mère-Église.

Isidore, dont nous avons déjà fait mention, fut institué métropolitain de Kiew, pendant que le grand-duc de Moscou appelait à ce siége *Jonas*, évêque de Riazan. Cet Isidore, homme pieux (le même dont M. N. R. fait mention en changeant les faits) et très-savant, se rendit au concile de Florence, comme nous l'avons dit, et il prêcha *l'union* à son retour (1439). Tout allait au gré de ses désirs dans les limites des possessions de la Pologne et celles de la Lithuanie; mais arrivé à Moscou, où il voulut aussi tâcher de ramener les esprits, le duc qui y régnait alors, nommé *Basile-l'Aveugle*, le fit dé-

pouiller de tout et jeter en prison, en le menaçant de le faire brûler vif. Isidore échappa à la mort en s'évadant de sa prison. Il se rendit à Rome et y reçut le chapeau de cardinal. Bientôt après le Saint-Siége le nomma patriarche de Constantinople, pendant que le grand-duc faisait élire ce Jonas dont nous avons parlé (1448). Le siége de Kiiów fut ensuite occupé par *Grégoire*, élève d'Isidore et fidèle gardien du dépôt de la foi et des édits de Florence. Le roi de Pologne, Casimir Jagellon, écrivit à Basile, grand-duc de Moscovie, sur la demande du pape, afin qu'il réunît les deux rits sous la domination du métropolitain de Kiew; mais la différence du culte et de la politique était déjà trop marquée pour que la chose pût s'arranger. Basile rejeta la proposition du roi de Pologne, et le pape voyant l'impossibilité d'un accommodement, sépara, par une bulle, la hiérarchie des *unis* d'avec celle des schismatiques (1458) *). Depuis ce temps les deux métro-

*) Il y a un véritable chaos dans cette religion grecque; la preuve en est un acte que le patriarche de Constantinople nommé Cyrille, se signant *Papa*, adressa en 1636 aux magnifiques seigneurs de Genève, en leur faisant sa profession de foi. Il y déclare que la religion de Calvin est la seule vraie catholique, et il dit la professer. On peut se convaincre de la vérité de ce fait à la bibliothèque de Genève, où se trouve ce manuscrit. Ce même Cyrille, en nommant les patriarches grecs, n'en cite que quatre: ceux d'Alexandrie, de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem. Il ne dit rien d'un patriarche de Moscou, que M. N. R. dit avoir existé en 1588; enfin ce même pape ou patriarche de Cons-

poles restèrent divisées. Celle de Moscou suivit le schisme; celle de Kiew, avec les provinces ruthéniennes, resta soumise à l'autorité du Saint-Siége. Le grand-duc de Moscovie travaillait de tout son pouvoir à l'extension du schisme qui mettait sous son pouvoir immédiat et despotique tous ceux qui s'éloignaient de Rome. Les provinces ruthéniennes furent inondées de sectaires, de popes schismatiques prêchant leur doctrine et tâchant de détourner les fidèles du giron de l'Église. Beaucoup se laissèrent séduire. Le métropolitain de Kiiòw, *Michel Rahoza*, voyant les tristes effets de ces séductions tant religieuses que politiques, la simonie et les excès auxquels se livraient le patriarche *Jérémie* et le clergé grec, réunit un synode à Brześć en Lithuanie, et y signa un acte de retour des provinces ruthéniennes sous l'autorité apostolique (1590). Dans le même temps, le même Jérémie, patriarche de Constantinople, expulsé par les Turcs de ses états, après avoir vainement tenté d'entraîner au schisme les pro-

tantinople, ensuite d'Alexandrie, en énumérant les quatorze nations qui suivent le rite grec, cite entre autres les Moscovites. Il ne dit rien des *Russiacos* ou Russes : cette dénomination était inconnue encore.

Il n'y a pas plus d'unité aujourd'hui dans l'Église grecque qu'il n'y en avait alors; s'il en existe une, c'est celle de la force, dans les pays soumis à la domination du czar. Les patriarches de la Grèce et de l'Asie n'en dépendent pas. Le czar voudrait bien les dominer tous; il y parviendra peut-être, mais le moment n'en est pas venu.... (6).

vinces polonaises de Ruthénie, *vendit* sa dignité au czar Fédor Ivanowicz, en ordonnant un *patriarche* spécial pour la *Moscovie*. C'est de cette manière que le czar se vit investi du pouvoir de s'immiscer dans les affaires religieuses, et que le schisme greco-moscovite devînt une branche séparée en quelque sorte du reste de la souche grecque. Il paraît que c'est à dater de cette époque seulement que le patriarche créé par Jérémie prit le titre de patriarche de Moscou. Cependant cette dénomination ne devait pas être généralement connue même parmi les Grecs, puisque ce Cyrille que nous avons cité n'en parle point en 1636 !

Les évêques grecs-unis envoyèrent une députation à Rome pour savoir si le Saint-Père approuverait leur synode de Brześć. Ce qui fut fait, et ils obtinrent l'entière approbation de l'œuvre qu'ils avaient formée. Cet acte fut reçu par la majorité des provinces ruthéniennes. Il faut ajouter ici que ce n'est pas pour les formes de la liturgie ni à cause de la langue slavonne en usage dans le rit grec que la division eut lieu, puisque la langue slavonne et quelques cérémonies particulières au culte de Constantinople furent accordées par l'Église aux Grecs-unis, mais notamment à cause de sa désobéissance au Saint-Siége et au dogme fondamental de l'unité de l'Église sous un seul chef, autorité qu'ils ne voulaient pas reconnaître. Quant au fait cité par M. N. R., que le métropolitain de Kiew, Pierre Mogilas, Grec désuni, exposa une profession

de foi qui fut reconnue par les patriarches de l'Orient, il faut dire que, dans les malheureuses divisions de ces provinces, non-seulement les princes se disputaient la puissance, mais aussi les métropolitains. Ce fut ainsi qu'à cette époque (1617), le siége de Kiew étant occupé par *Rucki*, un imposteur nommé *Théophase*, se disant patriarche de Jérusalem, le donna à un autre métropolitain schismatique. Ce Théophase avait, de plus, conféré le titre de patriarche au père du czar Michel. Soutenu par l'attaman des Cosaques, il avait fait sacrer Borecki à Kiew en dépit de Rucki; puis, se mettant à la tête des schismatiques, commit toutes sortes d'excès : il ne cessait d'exciter les Cosaques à persécuter les catholiques et les Grecs-unis.

Un fait singulier, c'est que, par un concours de circonstances diverses, les haines de religion commencèrent à s'éteindre comme d'elles-mêmes à l'entrée du dix-huitième siècle. Les désunis se ralliaient de tous côtés au culte de la mère-patrie polonaise, et non-seulement les laïques, mais un grand nombre d'ecclésiastiques retournèrent à la foi de leurs pères. En 1710, il n'y eut plus un seul évêque schismatique dans les provinces ruthéniennes. Un synode, convoqué à Léopol*) sous les auspices de Léon Kiszka, métropolitain (1720), fixa à jamais, et de la manière la plus positive, l'*union* de l'Église grecque (non schismatique)

*) Aujourd'hui capitale de la Gallicie (Pologne autrichienne).

avec la latine. Cette tendance fut contrariée par le czar Pierre Ier, qui prit, en 1721, le titre de chef de l'Église greco-russe. Ce souverain, qui comprenait l'importance de cette séparation, voulut s'ériger en intermédiaire entre le ciel et la terre, pour être non-seulement le maître de la vie, mais encore le régulateur de la conscience de ses sujets. Sous le règne de Catherine II, la philosophe, le schisme ne cessa de persécuter l'Église. Cette princesse, dépourvue de tout sentiment religieux, ordonna néanmoins les massacres de Human. La nature frémit au récit des atrocités commises dans cette boucherie. Partout dans les provinces ruthéniennes enlevées à la Pologne, les popes schismatiques excitaient le peuple, qu'on avait forcé à embrasser la religion greco-russe, au meurtre et au pillage des catholiques, des *unis* et des juifs : plus de cinq mille personnes périrent ! Les ukases de la czarine existent....

On voit, d'après cet exposé historique sous les rapports statistique, politique et religieux, qu'en général M. N. R., au lieu de rétablir la vérité historique, comme il lui plaît à dire, dans son article du *Fédéral*, n'a voulu que l'embrouiller, chose qui ne peut être profitable pour personne, si ce n'est au despotisme du czar.

Qu'en particulier, M. N. R., sous le masque religieux, n'a voulu que justifier les actes arbitraires des czars, en confondant les mots moscovites, ruthéniens ou russiens et russes, et en voulant faire accroire qu'il y a eu des Russes et une Russie avant Pierre-le-Grand, ce qui

est tout à fait faux. Il n'y a eu alors que des Moscovites et un czarat de ce nom.

C'est aussi à tort que M. N. R. dit que Michel fut le premier métropolitain de la Russie; s'il le fut, c'est de la Moscovie. Ce sacre (en 158) d'un patriarche pour la Russie (c'est-à-dire pour la Moscovie), dont parle M. N. R., ne fut rien d'autre que la vente de cette dignité par Jérémie au czar; et enfin ce synode de 1722 de M. N. R. n'est au fond que la volonté du czar, qui date de cette année dans laquelle Pierre Ier se créa chef de l'Église. Comme plusieurs auteurs, en parlant de Ruthénie, se servent du mot *Russia* en latin, c'est ainsi que, dans la locution du pape, il est dit : *Archiepiscopus Kiiowensis totiùs Russiæ metropolita*, au lieu de *Ruthenis;* mais cela n'est pas une faute historique, comme il paraît à M. N. R., c'est une faute d'expression. L'empire russe d'à présent n'exista pas alors; le pape, se servant une seule fois de cette expression dans son allocution, n'a pu même avoir la pensée que M. N. R. veut lui imputer.

Tout ce que M. N. R. avance sur le compte du métropolitain Isidore est faux, comme nous l'avons démontré. Il n'y a jamais eu de Russes soumis à la domination polonaise, comme M. N. R. le dit, pendant deux cent soixante-quinze années. On ne peut soumettre une nation qui n'existe pas ! La Ruthénie, dont les habitants s'appellent *Russini* en polonais, et qu'on désigne, en français, sous les noms de Russniaques,

Russiens, Russines, ou enfin Ruthéniens, a été jointe à la Pologne plutôt que soumise, comme nous l'avons démontré. Les Russes, en polonais *Rossyanie*, ne datent que depuis Pierre-le-Grand; il y a une centaine d'années.

Quant aux persécutions religieuses dont parle aussi M. N. R., jamais les guerres de cette espèce n'ensanglantèrent les pays slaves. La Pologne a toujours été regardée comme la puissance la plus tolérante; s'il y a eu quelques excès du zèle religieux, qu'est-ce en comparaison des persécutions dans d'autres pays! Ce n'est malheureusement que l'Église moscovite qui, sous la suprématie de sa papesse Catherine-la-Grande, en donna la première l'exemple aux Slaves par les massacres en Ukraine, et principalement par la Saint-Barthélemy de Human. Ce n'est que le pape grec Nicolas qui ose aujourd'hui en Europe forcer plusieurs millions de ses sujets à changer de religion, et commettre les plus atroces persécutions religieuses pour y parvenir, persécutions dont les journaux (même ceux d'Allemagne et à sa solde) donnent des détails suffisants (7).

N. N. de B....

III.

TRADUCTION DU DISCOURS PRONONCÉ PAR M. GODEBSKI, NONCE DE LUCK, PALATINAT DE VOLHYNIE, DANS UNE RÉUNION PUBLIQUE A PARIS, AU QUATORZIÈME ANNIVERSAIRE DE LA RÉVOLUTION POLONAISE, LE 29 NOVEMBRE 1844.

..... Les paroles prophétiques prononcées par le pape Clément XIII, que *la stabilité et la sûreté du catholicisme étaient liées à l'existence politique de la Pologne*, ne se sont que trop tôt vérifiées. Le brigandage exercé sur notre pays par les cabinets de l'Europe n'avait pas encore consommé son œuvre d'iniquité, que déjà le schisme — depuis des siècles avide à saisir le pouvoir intellectuel exercé par la Pologne — ne se contentant plus de fomenter dans l'ombre les troubles et la division et d'aiguiser, par ses insinuations, le fer du clergé ignorant et fanatique de la Russie, leva le masque, et, par des mesures violentes exercées en plein jour avec l'appui de la toute-puissante czarine, portant le seing impérial sur ses ordonnances, commença à exercer sa sanglante mission!... Toute la *Russie Blanche*, la *Lithuanie*, la *Volhynie* et la *Podolie* virent les persécutions religieuses s'exercer, pendant le règne de Catherine, sur les catholiques du rit *uni*. Les enfants de ces victimes de la foi vivent encore, et gardent dans leur cœur les traditions que leurs pères leur ont laissées. On peut même voir, dans bien des lieux, les traces du

sang des catholiques répandu sur les parvis des églises, et jusqu'ici les habitants de *Warkubalow* montrent, avec une pieuse terreur, le signe de la croix qu'un de ces martyrs marqua de son sang sur la porte du temple, en s'écriant au moment de rendre le dernier soupir : « Frères, mourrons tous volontairement ici pour la vraie foi. » Et ces paroles portèrent leur fruit, car tous ceux qui les entendirent, témoignèrent un si vif désir de partager la palme du martyre, que leurs bourreaux, effrayés du nombre des victimes, reculèrent devant leur ministère et abandonnèrent leur proie ! . . . .

Les dénombrements authentiques mirent au nombre de 3,160,000 les *unis* contraints de passer par violence au schisme grec du temps de la czarine. Le *digne* descendant de la *pieuse* Catherine, comme Nicolas appelle Paul dans son ukase de spoliation des biens de l'Église, Paul, dis-je, envoya une mission composée d'*archireys* et de *popes*, pour arracher les âmes, dans les provinces nouvellement conquises, au pouvoir de la mère-Église et les confirmer dans le schisme. Ces missionnaires, d'un genre nouveau, avaient à leur suite une garde de soldats. Ils couraient de village en village, brisant les portes des églises catholiques et les consacrant derechef, comme si elles eussent été profanées. Si le curé d'une paroisse refusait de passer au schisme, il était chassé du village et un pope russe mis à sa place. Les fonctionnaires civils rassemblaient, de leur côté, les habitants de chaque localité, en les engageant à re-

prendre, comme ils disaient, le culte de leurs ancêtres. Si ces représentations n'obtenaient pas de succès, le fouet et le *dybys* *) venaient à l'appui des paroles.

L'état du catholicisme eut peu à gagner dans ces provinces pendant le règne d'Alexandre; ce monarque nomma, au gré de son caprice, les métropolitains sans en avoir le droit, empêcha les communications du clergé avec Rome, changea le siége des évêchés, et rendit le fameux ukase du 14 juin 1819 concernant la bâtisse des églises catholiques.

Cependant le parjure répété de Catherine, les fureurs de Paul et le libéralisme bizantin d'Alexandre pâlissent devant la barbarie mongole du despote qui se vante, avec une ironie blasphématrice, d'avoir la mission de détruire le *Polonisme* et le *Dominus vobiscum !*

Le genre humain eut ses *Dioclétiens* et ses *Ivan-le-Farouche*, il eut ses apôtres comme ses monstres couronnés; mais l'art de la persécution, sous le rapport de la torture de l'âme et de la démoralisation sociale, n'a jamais pu arriver au point où il est maintenant, que sous un gouvernement où, pour le plus grand malheur de l'humanité, la proverbiale fourberie des Grecs avilis s'est alliée au génie de la force matérielle et militaire. On sut, dès longtemps, dépouiller les églises des richesses dont la munificence des princes et la piété des peuples les avaient enrichies; mais il ne

*) *Dybys*, lourde entrave de bois qu'on met aux forçats en Russie, au lieu de chaînes.

Collège grec-uni.
Consistoire catholique sous Nicolas (orgue uni)

vint pas à l'esprit des spoliateurs de déclarer que le motif qui les portait à ôter ces trésors des lieux sacrés, provenait du désir de délivrer le clergé des soins incompatibles avec son ministère, ainsi que de l'intention d'assurer son bien-être. On vit souvent des apostats et des traitres décorés et récompensés; mais entra-t-il jamais dans l'esprit d'un monarque de soumettre un évêque à une *inspection médicale*, afin de s'assurer si l'opposition qu'il apportait aux ordonnances impies du gouvernement, n'étaient pas la suite d'une *aliénation mentale?* Ni Julien l'apostat, ni Henri VIII n'imaginèrent de tenir sous leurs yeux un collége formé de prélats et de prêtres catholiques; bien plus, d'imposer à ce consistoire un *promoteur* séculier, choisi dans le sein du sénat et reconnu pour un des ennemis les plus acharnés du catholicisme, et le plus zélé à augmenter la force de la religion de l'État; de l'armer du pouvoir de trancher les questions litigieuses débattues dans les assemblées de cette malheureuse congrégation, d'après les vues bien connues du czar; d'élever ce fonctionnaire mercenaire au rang d'inquisiteur suprême, l'autorisant à siéger dans le consistoire, et lui enjoignant de noter les opinions comme les votes des délibérants. On ne vit jamais, enfin, dans les annales du monde qu'un semblable collége reçût l'indigne mandat *d'accepter et de publier les ukases anti-catholiques du czar, et de s'assurer de la fidélité de leur exécution* au détriment de la voix de sa conscience!....

L'invention d'un système d'oppression si offensant pour l'Église, si traîtreusement imaginé pour soumettre la religion à la puissance temporelle, s'élève au-dessus de toutes les persécutions connues. C'est une œuvre toute moscovite, puisée dans le génie de l'autocratie czarienne, qui, par son origine, son essence, sa marche et son organisation, semble toucher au temps de l'invasion des Tartares. Ce système tient en équilibre le *monstre géographique*, comme l'appelle un de nos célèbres auteurs, ce monstre qui s'étend de la Suède aux États-Unis, du Mexique à la Prusse, de l'Autriche à la Chine, de la Turquie à l'Inde.

Le synode greco-russe, pouvoir suprême de l'Église schismatique, se joint ici aux vues du czar. Ce synode, qui publie par le monde les principes de tolérance de son chef tout-puissant, étend ses bras *paternels* jusque sur les sujets catholiques de l'autocrate, pour mieux les étreindre et les presser sur son sein. Cet étreinte est pareille à celle que reçurent leurs frères les *unis*. Il ne s'agit pas ici du triomphe de la vérité religieuse ni du salut éternel. Le catholicisme cesserait d'être traité d'hérésie par les délateurs de la Cerkiew (Église grecque); il cesserait d'être l'objet de sa haine du moment où il romprait volontairement toutes ses relations avec Rome. Il deviendrait peut-être l'objet de son affection, lorsqu'à la suite de plusieurs conférences soi-disant synodiales, de l'apostasie de quelques évêques, on aurait tiré de lui un acte en bonne forme de sou-

Retour forcé des derniers unis des provinces polonaises

mission absolue et illimitée à l'égard de l'autorité du czar. Qui sait même si, en récompense d'une pareille soumission, l'Église catholique en Russie ne recevrait pas alors le don d'un *synode particulier?* Qui sait si le président de ce synode, archevêque métropolitain de Mohilew, ne serait pas élevé à la dignité de *patriarche*, en échange du patriarchat réputé *herésiarque* de Rome? Eh pourquoi ne devrait-elle pas s'étendre au catholicisme cette prétendue tolérance apostolique que le synode dit avoir témoignée aux *unis*, en dégageant leurs ecclésiastiques de toute formule d'adhésion aux dogmes de l'Église souveraine? Du moins autant qu'il le fallait pour garder les apparences et pour motiver leur détachement du giron de l'Église romaine.

En dépit d'un siècle entier d'intrigues, de perfidies et de violences, deux à trois millions de Grecs-unis dans les neuf gouvernements arrachés à la Pologne étaient restés fidèles aux dogmes du Saint-Siége. Toute cette population fut contrainte de passer au schisme, spontanément et de la manière la plus honteuse. Une supplique envoyée au Saint-Père, du fond de la terre de proscription, a découvert aux yeux du monde chrétien cet acte d'indignité, et livré à l'exécration de nos derniers neveux les noms des trois évêques parjures, de trois apostats : *Siemiaszko, Luszczynski* et *Zubko* *),

*) Ces trois évêques apostats ayant convoqué les curés à Polock, extorquèrent traîtreusement leurs signatures sur un formulaire

qui, réunis à Polock, firent passer au synode de Pétersbourg une requête portant la prière de les recevoir, conjointement avec leurs clercs et leurs ouailles, dans le sein de l'Église moscovite. Plus de trois mille prêtres reçurent l'ordre de signer cet acte honteux. Ceux qui déclarèrent ne vouloir pas changer de religion, furent envoyés dans le fond de la Russie, enfermés dans des monastères, afin d'y expier leur conduite par la misère, l'humiliation et toutes les souffrances que le fanatisme le plus sauvage peut inspirer, et que la haine la plus atroce sait seule mettre en exécution. Le peuple des paroisses, forcément réuni, était engagé à baiser une croix présentée par un fonctionnaire public, avec l'assurance que cet acte ne porterait aucune atteinte à sa liberté religieuse. En même

écrit en termes généraux, et qui portait qu'ils sont prêts à se soumettre aux règlements gouvernementaux. Lorsque beaucoup d'entre eux eurent inconsidérément signé, sans savoir même quel devait être ce règlement, on prit leurs signatures pour une adhésion au schisme, en leur nom et en celui de leurs paroissiens. Aussitôt que l'affaire fut éclaircie, plus de trois cents curés firent une protestation, déclarant, au nom de leurs paroissiens et en le leur, qu'ils désiraient vivre et mourir dans l'unité catholique. On les enleva et les déporta tous dans le gouvernement de Kursk, au fond de la Russie. Pour tourner en dérision leur caractère ecclésiastique et les torturer plus sensiblement, on les plaça auprès de différentes *cerkiews* schismatiques, afin qu'ils y remplissent les bas emplois de desservants d'église, qu'on nomme *diaks* et *palamars*.

temps, et pour tromper plus aisément ces malheureux en les privant de leur raison, on les enivrait avec de l'eau-de-vie ; on montrait le bâton aux récalcitrants, et distribuait des gâteaux, des rubans, des mouchoirs et autres objets de séduction à ceux qui obéissaient. Si un seul individu, homme ou femme, consentait à baiser la croix, toute la paroisse était enregistrée comme ayant accepté le schisme ; l'église était envahie, et le curé, malgré sa résistance, chassé du presbytère. Lorsque les paroissiens, privés de leur pasteur, refusaient de recevoir l'intrus qui venait prendre sa place, ils étaient traités de *rebelles*, et comme tels chargés de coups, emprisonnés, et enfin traînés à l'église convertie en cerkiew (église grecque), forcés de s'y confesser et de prendre la communion, que la plupart crachaient en sortant.

Le témoignage le plus solennel de la répugnance que le peuple ressentait pour le schisme, est la déclaration faite par les habitants d'Usacz (gouvernement de Vilna). Elle est admirable par sa simplicité. Après y avoir raconté comme des commissaires du gouvernement, arrivés dans cette localité le 2 décembre 1835, avaient convoqué la paroisse entière en la pressant d'apostasier, elle continue son récit en ces termes : « Nous répondîmes tous, unanimement, que nous voulions « vivre et mourir dans notre foi ; que jamais nous « n'avions demandé et ne demanderions jamais de changement à cet égard. C'est alors que les membres de la

« commission cessant d'agir par séduction, en vinrent « aux voies de fait, c'est-à-dire, qu'ils nous prirent « par les cheveux, nous cassèrent violemment les dents, « firent couler notre sang, nous frappèrent et meur- « trirent nos têtes! A la fin de quoi, quelques-uns d'entre « nous furent jetés en prison, d'autres contraints de « marcher devant leurs persécuteurs jusqu'à la ville de « Lepel. Cependant, les commissaires voyant que ces « rigueurs n'obtenaient aucun succès, défendirent à « tous les ecclésiastiques grecs-unis de recevoir nos « confessions et de conférer un sacrement quelconque.» Malgré ces mesures violentes, non-seulement les habitants d'*Usacz* restèrent attachés à leur culte, mais ils ne cessèrent de crier à haute voix : « Que le sort du « bien-heureux Josaphat devienne le nôtre! voilà tout « ce que nous désirons. »

Il est important de mentionner ici qu'aucun des trois évêques apostats n'avait été confirmé dans sa dignité par le Saint-Siége. Les trois véritables évêques grecs-unis existant à cet époque, *Zarski*, *Joszyf* et *Szumborski*, ne signèrent point l'acte d'adhésion et restèrent fidèles à l'Église, quoique Zarski fût membre du collége grec-uni, et Joszyf membre du collége ecclésiastique du rit romain à Pétersbourg. L'observation la plus importante quant à l'acte par lequel les trois apostats renièrent leur foi, est qu'il n'y est fait aucune mention des dogmes de cette foi, ni la moindre accusation contre les principes de l'Église-unie avec Rome :

la différence qui existe entre elle et le schisme y est passée sous silence. Il n'y est question que de nationalité. Les évêques se plaignent de ce que les *unis* sont séparés de leur mère-patrie, qu'ils s'en éloignent et y deviennent étrangers, qu'ils ne désirent rien d'autre *que de porter le nom de Russes.* Ici, comme dans tous les écrits émanant du gouvernement, on a soigneusement cherché à confondre les dénominations de Ruthéniens (race purement slave et qui appartient aux provinces nouvellement arrachées à la Pologne) avec celle de *Russes* (descendants des Varègues et des Mongols), afin de détruire tout souvenir du passé, et d'annuler la différence qui existe entre les peuples de la Pologne liés, comme elle, à l'Église romaine, et ceux de la Moscovie schismatique. Dans tous les documents qui tiennent à l'acte d'apostasie, on a développé, avec la plus grande subtilité, le principe du droit *de première et imprescriptible propriété* que le czar se dit avoir sur les neuf gouvernements, perdus, dit-il, par une défaite et reconquis par la victoire; et c'est d'après ce principe que la jeunesse est instruite aujourd'hui! Les termes de provinces réintégrées sont répétés jusqu'à un excès fatigant, aussi bien que les expressions de *consanguinité*, d'*origine commune*, de *religion* et de *langue*, enfin d'*une même et indivisible patrie.* Cette déduction nous rappelle un article du *Journal des Débats*, qui, par une basse flatterie pour la Moscovie, trois ans écoulés à peine après les journées de juillet, a osé ré-

péter un sophisme si injurieux pour la Pologne, et dire : *«qu'il n'est pas possible de refuser à la Russie une na-«tionalité vaste et profonde, sauf un point marqué par «des ruines qui fument encore. Que sur soixante-huit «millions d'habitants, il en est plus de soixante millions «que la fraternité préalable à l'union politique, aussi bien «que la communauté d'origine, de foi et d'esprit, a liés «entre eux, ce qui prescrit au politique de respecter cet «énorme camp, qui embrasse dans ses retranchements un «neuvième du continent ; . . . .»* et plus loin : que *«le gou-«vernement aime la civilisation, car il n'a aucun motif «de la craindre, et qu'il étend sur un espace de sept cent «mille lieues carrées les bienfaits d'une paix intérieure, «inconnue jusqu'ici dans les annales du monde.»*

D'après le manifeste et les actes synodiques de Polock et de Pétersbourg, dictés nécessairement par ordre du gouvernement et conformément aux idées du czar, les neuf gouvernements, ou anciennes provinces ruthéno-polonaises, ne seraient plus des lambeaux du butin provenant du démembrement inique de la Pologne, sanctionné par les puissances copartageantes et le silencieux consentement de celles de l'Ouest, mais une part de la vieille nation russe*), réintégrée dans le sein de l'empire par le droit imprescriptible qu'elle tient de ses aïeux, et qui, par ce même droit inter-

*) Nation russe — vieille d'un siècle ! . . . . comme nous l'avons éclairci plus haut. P. B.

rompu pendant quelque temps, à la suite d'événements déplorables, rentre sous la domination du czar, et remet entre ses mains la puissance entière sur ces pays, comme il l'a à l'égard de ses autres possessions. Voilà comment on veut nous expliquer les violences exercées sur les habitants des neuf provinces; c'est de là que part la persécution qui pèse sur l'Église catholique, naguère prédominante dans ces contrées, à peine faiblement tolérée maintenant, sous les conditions les plus rudes, et abaissée à la dénomination d'hérésiarque. De là la sécularisation de tant de couvents et la confiscation récente de toutes les propriétés, de tous les dons pieux appartenant à l'Église catholique; de là, enfin, toutes les rigueurs exercées sur les ecclésiastiques, et le mépris complet de toutes les garanties accordées au clergé et à la sainteté de la prêtrise.

Outre le *moscovitisme* forcé des provinces ruthéniennes et les persécutions exercées dans le royaume de Pologne, une autre conception du cabinet de Saint-Pétersbourg avec laquelle ce gouvernement cherche à familiariser l'Europe, nous apparait comme un fantôme menaçant. Cette conception, dont la réussite flatte l'orgueil czarien, qui obscurcit même dans l'esprit de plusieurs d'entre nous qui souffrons l'exil le jugement de notre cause, et les enfle d'un zèle plutôt poétique que patriotique *), est l'idée de réunir, dans

*) M. G. sous-entend ici les malheureuses divagations politico-

plus ou moins de temps, tous les peuples d'origine slave dans une même et seule nation. Cette nation serait gouvernée, d'une manière quelconque, par l'autocrate de toutes les Russies, qui changerait volontiers ce titre, au bout d'un certain nombre d'années, contre celui d'empereur des Slaves!...

Et, il faut le dire, l'œuvre de l'unité de l'Église grecque avec le giron de Rome que la sagesse chrétienne des Jagellons a cherché à établir pendant plusieurs siècles, que le zèle d'Étienne Batory et des princes de la maison de Wasa a su heureusement accomplir, cette réunion sainte basée sur la tolérance, la conviction et la vérité, ce fruit du patriotisme héroïque et des lumières des Isidore, des Soltan, des Rahozy, des Terlecki et de tant d'autres, a péri sous les coups de l'impie; elle a succombé après une trop courte durée, vaincue par la violence et la vénalité. La Pologne y a perdu de cinq à six millions de Polonais. Le cœur de l'autocrate fut dilaté par la joie le jour où son œuvre infernale fut consommée. Il ordonna de chômer la fête de cet acte d'apostasie à chaque anniversaire, et voulant éterniser l'œuvre de la plus haute indignité politique, il ordonna de frapper une médaille qui en rappelât le souvenir!....

Bientôt après on vit les journaux allemands publier

religieuses de notre poëte national, Mickiewicz, prosélyte de la secte de Towianski. Ce Towianski est, à ce qu'il paraît, un agent du czar....

Polonisme dépendance de catholicisme

l'extrait du rapport adressé à l'empereur par le ministre de l'instruction publique en Russie, qui, dans son enthousiasme de commande, adresse à son maître le compliment : «que la langue et la nationalité russes «vont désormais s'étendre jusqu'aux frontières de l'Alle-«magne, et qu'elles sont reçues dans les pays où elles «n'avaient jamais été connues jusqu'alors, ou bien là «où elles n'avaient inspiré que de la haine!»

Cessons donc de nous faire illusion sur notre habileté politique et notre sagesse acquise au sein de l'étranger. L'œuvre moscovite avance, elle étend sa brutalité vers le couchant, s'agrandit sans relâche et à découvert. Dans les circonstances actuelles, le catholicisme *seul* protége la nationalité polonaise et la soutient. La preuve la plus évidente n'en existe-t-elle pas dans la rage avec laquelle le despote sévit contre tout ce qui est sacré aux catholiques? Il devine mieux que nous la source de notre force, mieux que personne aussi connaît-il les plaies de la Pologne, il en sonde chaque jour les profondeurs; mais c'est pour découvrir s'il y reste encore quelque symptôme de vie et pour mieux en calculer la durée!....

Tranquille du côté de l'*Union*, le czar tourna ses regards du côté de ses sujets catholiques. Dès ce temps-là, nombreuses furent les preuves de son zèle et de sa sollicitude paternelle pour nous. A peine eut-il pris *Varsovie la rebelle*, *gracieusement* dépouillé le palais de ses rois, pillé ses établissements d'enseignement pu-

blic*), fermé ses écoles, dénaturé ses lois, changé les dénominations géographiques des villes et des provinces, arraché de nombreux orphelins au sol de la patrie*) (disant avec une ironie digne de Hérode, que les en-

*) Ukase impérial concernant la bibliothèque de l'université de Varsovie.

L'état-major de S. M. à Pétersbourg, 3 février 1832 (nº 994), *au vice-roi du royaume, général-feldmaréchal, prince de Varsovie, comte Paszkiewicz d'Érivan.*

S. M. ayant reçu des mains du ministre d'État, comte Grabowski, la requête que vous lui avez adressée avec la prière de laisser à l'université de Varsovie une *partie* de la bibliothèque publique qui y appartient, a daigné me donner l'ordre suprême de faire savoir que S. M. permet de laisser à Varsovie tous les ouvrages de médecine, de théologie et d'astronomie. Quant à ce qui concerne les ouvrages de jurisprudence et *autres* de cette bibliothèque, S. M. voyant qu'il est *impossible* de maintenir cette faculté sur le pied des anciens statuts de l'université de Varsovie, *a daigné* ordonner que tous ces ouvrages fussent transportés à Pétersbourg, selon ses premiers ordres. En communiquant cette haute décision à V. A., j'ai l'honneur d'ajouter qu'il plaît à S. M. que le payement des dettes qui pèsent sur la bibliothèque publique de Varsovie, en somme de 51,000 fl., et sur le cabinet de médailles montant à 150,000 fl. pol., soit acquitté avec les revenus du royaume, considérant que tous ces objets appartiennent à la Russie comme droit de guerre, puisque les armées russes ont pris Varsovie *par la force des armes.*

Signé, général-aide-de-camp CZERNISZEFF.

*) Un témoin oculaire décrit cet horrible infanticide de la manière suivante: «Le temps était froid et humide, et ce jour-là (17 mai 1832) il pleuvait à verse et on ne voyait âme qui vive dans les rues de Varsovie. Tout à coup, environ à une heure de

fants de la Pologne ne sont pas dévorés par lui); que, poursuivant sa tâche caligulienne, il résolut de détruire tout ce qu'il y avait de noble et de sublime pour mettre à la place la bassesse, l'infamie, la corruption, payées au poids de son or. C'est ainsi qu'il éternisa par de lourds monuments la trahison à la patrie et l'*héroïsme de l'esclavage*, qu'il s'assura la fidélité de ses sujets par des citadelles et par des milliers de canons dirigés contre eux, promettant au surplus de ne *pas laisser pierre sur pierre en cas de nouvelle insurrection*. Enfin, il commanda à ses agents de persuader aux peuples de l'Europe indignée *que l'ordre régnait à Varsovie!* — Mais avant tout et surtout il s'appliqua à créer et à consolider la triste confraternité à laquelle quelques-uns de nos malheureux érudits avaient prêté leurs armes et dont la sottise de quelques-uns de nos grands avait encensé la vanité de l'empereur Alexandre. — Il

l'après-midi, un bruit extraordinaire de pas de chevaux et des lamentations de femmes se firent entendre. C'était une caravane d'enfants enlevés qui s'avançait des casernes d'Alexandre en passant par les rues de la Nouvelle-Ville, de Podwale, du faubourg de Cracovie et la rue des Tonneliers vers le pont de la Vistule. Tous ceux qui voyaient passer ce convoi, donnaient ce qu'ils avaient en vivres, en vêtements ou en argent, pour le charger sur les chariots ou le rendre à ces êtres innocents perdus à jamais pour leur patrie et leur famille. Les mères couraient après leurs enfants, se jetaient sous les chariots pour les arrêter; d'autres femmes partageaient leur douleur, de là des larmes générales, des malédictions à haute voix, hélas! pour lors inutiles... »

crut ne pouvoir trouver de moyen plus efficace pour polluer et détruire notre race primitive que de mélanger notre sang avec celui des Moscovites! Il peupla à cet effet nos villes et nos communes d'un essaim de *tchinovniks* (fonctionnaires) et de *kaçaps* (marchands russes); il remit les églises abolies et adjugea les fonds enlevés au clergé, entre les mains des popes mariés du culte grec. Il dota ses généraux des domaines confisqués à la noblesse polonaise et les implanta sur notre sol; il en maria quelques-uns avec de riches héritières de notre pays, il ne négligea aucun moyen qui le mît à même d'augmenter et de fixer la population moscovite en Pologne, et chercha à détruire les races indigènes, soit par les mesures ci-dessus indiquées, soit en les transplantant de vive force dans des provinces éloignées*), soit par des levées de recrues. Son orgueil

*) Pour prouver combien ces déportations et notamment celles de familles de la petite noblesse se font avec promptitude et sur une grande échelle, il suffit de mentionner l'ordre que le gouverneur de Podolie, Lubianowski, envoya à la police de l'endroit en 1832. Il est conçu en ces termes:

«*Destiner à la déportation, pour la première fois:* 150 familles du cercle de Kamieniec; 50 de Proskirow; 100 de Latyczew; 100 de Braclaw; 100 de Hajsyn; 150 d'Olhopol; 75 d'Jampol; 75 de Mohylew; 100 d'Uszyca. Total, 1200 familles nobles. — Destiner à la déportation seulement les individus établis, c'est-à-dire ceux qui sont ou propriétaires de maisons et d'autres bâtiments ruraux, ou locataires dans des villages; mariés et pères de famille. Les célibataires en aucun cas. Commen-

Diminution des églises catholiques en Podolie

rêvait avec délices l'époque qu'il jugeait peu éloignée où l'on chercherait des Polonais en Pologne, comme l'on cherchait en vain des Juifs en Palestine du temps de la servitude de Babylone. — Ce rêve pourrait se réaliser si, dans le livre éternel des jugements équitables de Dieu, il n'existait de bornes infranchissables, de mesure prescrite dont l'impiété et l'orgueil ne sauront jamais outrepasser les limites. L'antiquité nous a conservé le nom de l'empereur païen qui comptait pour perdue la journée qu'il avait passée sans faire le bien ; et l'empereur, qui se dit chrétien, au contraire ne se coucherait pas satisfait s'il n'avait réjoui son cœur en couvrant de deuil quelque veuve polonaise, ou s'il n'avait tiré quelques larmes des yeux de l'orphelin polonais !....

Cependant ce sont les affaires de l'Église qui, avant tout et le plus souvent, occupent l'esprit de l'empereur. Les anciennes églises sont abandonnées ou négligées *),

cer d'abord par ceux qui ont pris part à la révolte, ou qui, par leur manière de vivre et leur conduite, sont suspects ou dangereux, etc., etc... »

*) Dans la seule province de Podolie, et en moins de deux ans, cent-cinquante églises catholiques furent changées en *cerkiews* grecques. Les restes même des fondateurs de ces églises ne furent pas respectés en cette occasion. Ceux du malheureux Félix Potocki, dont l'ambition causa la perte de sa patrie, et qui soutint la czarine, en levant l'étendard de la confédération de Targowiça, ne purent trouver grâce. Ses ossements, comme par une punition de la Providence, furent jetés hors du tombeau

il y a défense d'en bâtir de nouvelles ; les couvents, même les établissements de charité, qui, jusqu'ici, avaient été respectés, sont menacés d'une abolition générale. Les religieux chassés de leurs cloîtres, dispersés, sans secours, se voient en butte à la misère. L'abord des séminaires est rendu difficile et l'on pourrait presque dire impossible. L'académie religieuse, transférée de Wilna à Pétersbourg, est confiée au pouvoir des schismatiques. Les chaires de théologie sont confiées à des popes russes et des apostats, et l'étude de la doctrine catholique proscrite dans les écoles catholiques tenues par des religieux *). Les domaines et autres fonds ecclésiastiques sont confisqués, les enfants, enlevés de la Pologne, élevés dans la religion russo-grecque, et ceux qui naissent d'un mariage mixte, inscrits comme schismatiques, si l'un des deux partis appartient à ce rit. Les catholiques romains se voient contraints de passer au schisme, pour peu qu'un pope, un fonctionnaire quelconque ou un simple délateur déclare que leurs ancêtres

qu'il s'était bâti, par ceux-mêmes qu'il avait servis. Les journaux français de cette époque, et notamment la *Gazette de France*, ont donné les détails de cet événement.

*) En 1832, l'apostat Sekowski, professeur de l'Université de Pétersbourg, fut envoyé pour visiter les écoles catholiques des couvents. Dans l'une d'elles, il écrivit dans le livre des visiteurs : *L'enseignement de la religion catholique doit être interrompu.* Il savait bien que les prêtres désobéiraient, et par là seraient jugés rebelles ; ce qui arriva en effet ; car, après avoir chassé les prêtres, on rendit l'église aux popes russes.

ont professé la religion grecque-unie. Si un enfant catholique a été baptisé par un ecclésiastique *uni* (ce qui arrivait fréquemment dans les paroisses du temps où l'union était regardée comme romaine), si une église a été consacrée par un évêque *uni*, l'enfant est inscrit schismatique, l'église est enlevée à la communauté catholique*). Les prêtres, mis en prison ou enfermés dans des couvents par l'autorité ecclésiastique, ou condamnés à une amende honorable pour vie déréglée, se trouvent affranchis de l'autorité du clergé, et libérés dès l'instant où ils déclarent vouloir devenir schismatiques ; ils sont sûrs, de plus, d'obtenir la protection du gouvernement et des places lucratives. Les soldats catholiques qui ont achevé le temps de leur service, en revenant dans leurs foyers, reçoivent dans leurs congés la dénomination de schismatiques, quoiqu'ils n'aient jamais renoncé à leur foi. Aucun prêtre catholique n'est autorisé à les confesser, ni à baptiser leurs enfants. Les sœurs de la Charité de l'Institut de l'Enfant-Jésus, à Wilna, n'osent plus recevoir les enfants trouvés, attendu qu'elles sont forcées d'en avertir sur l'heure les soldats du corps-de-garde le plus voisin, et que ceux-ci amènent à l'instant même un pope russe qui baptise l'enfant comme schismatique, eût-il même déjà reçu ce sacrement catholiquement. Le dernier acte de dé-

*) Ce n'est qu'en Russie qu'on voit les lois agir sur le passé, et condamner pour des actions qui n'étaient pas réputées criminelles quand elles furent commises.

mence et de furieuse ironie que la rage des blasphémateurs s'est permis, c'est de placer un autel schismatique dans toute église catholique des localités où il n'y a pas de *cerkiew*.

Oui, pendant que nous, victimes de notre fidélité à la foi de nos aïeux, publions infructueusement au sein de l'étranger, les malheurs et le martyre de notre Pologne et de 20,000,000 de ses enfants ; là, sur le sol de la patrie, des milliers, des millions de nos frères périssent sous les coups de l'oppression et voient de plus en plus s'éclaircir leurs rangs. Et les sbires haut placés ou subalternes du czar publient hautement : *que dès l'année* 1845, *il ne doit plus se trouver un seul catholique dans les provinces envahies lors du premier démembrement, — que le même sort, par la suite, attend ceux des autres provinces du pays!....*

M. Godebski, en déclarant qu'il faudrait posséder l'infatigable esprit de Bayle pour mettre en ordre l'énorme recueil de toutes les infamies qui furent commises, et pour répéter les ukases rendus à ce sujet, il se borne à signaler quelques documents des plus marquants. Il cite, en en donnant lecture :

1° Une ordonnance du 29 décembre 1839, signée par le comte Strogonoff, général-major, ministre de l'intérieur, et par le directeur F. Wiegel, dans laquelle il est dit : Que S. M. l'empereur a daigné *ordonner* au collége catholique *de confirmer :*

a) L'ukase du 14 juin 1819, qui défend de bâtir de

nouvelles églises catholiques dans les localités où il y aurait moins de 100 à 150 maisons, etc. *b*) La défense du 8 octobre 1831 d'instituer des chapelains chez des particuliers. *c*) Les ukases des 10 juin 1830 et 11 juillet 1836, par lesquels il est interdit au clergé catholique d'avoir à son service des gens de la religion *de l'État*. *d*) Un ordre suprême de l'an 1831 et un règlement de 1832, qui restreignent la liberté des prêtres catholiques, de voyager dans le pays, et même de sortir de leurs résidences sans permission, etc.

2° Un supplément signé par les mêmes, du 31 décembre 1839 (n° 3002), par lequel un espionnage des plus odieux est ordonné et organisé à l'égard du clergé catholique, et où il se trouve des prescriptions sur le nombre et la manière dont les curés doivent dire leurs messes et confesser leurs ouailles!... *)

3° Une ordonnance du 16 janvier 1840, encore signée par les mêmes, dans laquelle il est enjoint au collége catholique d'ordonner à ses subordonnés de ne plus envisager les Unis comme faisant partie de l'Église catholique, mais comme *Grecs*, membres de l'Église dite *orthodoxe*.

4° Un ukase du czar du 21 mars 1840, concernant les *Apostats*, c'est-à-dire les personnes qui abandonnent la foi grecque-schismatique. Cet ukase surpasse tout

*) Le général Strogonoff est schismatique, M. Wiegel, sans doute luthérien, un de ces Allemands qui se vendent au czar! et ce sont eux qui donnent des régles au clergé catholique!!...

ce qu'on peut imaginer sous le rapport de l'intolérance, en gardant toutefois les formes de la loi, mais de la loi czarienne!!... L'espionnage le plus ombrageux y est commandé; ces soi-disants apostats doivent être considérés comme frappés d'aliénation mentale, et, comme tels, soumis à une tutelle dont ni femme, ni mari, ne peuvent faire partie; enfin, la confiscation des biens, les cachots, doivent retenir les fidèles dans la religion du czar! Cet ukase a principalement en vue les Grecs-Unis, forcés à devenir schismatiques, et qui voudraient rester attachés à l'Eglise catholique.

Il est douloureux et cependant indispensable de dire que le collége ecclésiastique catholique romain s'empressa de consentir à tout ce que le synode greco-russe ou plutôt le czar *) exigea de lui, et que ce collége enjoignit à son clergé une stricte obéissance à ces ukases et ordonnances!...

Qu'il nous soit permis d'ajouter ici les mots par lesquels M. le nonce Godebski termine son discours:

« J'achève la tâche pénible que je me suis imposée, en vous faisant connaître les documents dont je vous ai fait la lecture. Cette tâche était nécessaire. C'est à vous, ecclésiastiques polonais, membres de l'Eglise militante et persécutée de notre pays, qui partagez notre exil, à vous, lévites de l'arche sainte déposée

*) Il est de notoriété publique que c'est de Nicolas *seul*, et le plus souvent sans la participation du sénat, contrairement aux lois russes elles-mêmes, qu'émanent toutes ces atrocités.

parmi nous, qui la gardez dans le camp de notre passage, avant le retour dans la terre promise de nos pères, à vous que je m'adresse particulièrement, pour vous conjurer de poursuivre, de confondre, d'arrêter et de punir chaque attentat dirigé contre l'Eglise sainte, de veiller à sa conservation en dépit des perturbateurs qui, soit dans l'intérieur du pays, soit à l'extérieur, tenteraient d'y semer la division. « *Criez et ne cessez pas,* » le prophète du Seigneur vous le commande. « *Que vos clameurs soient pareilles au son de la trompette, lorsque vous parlerez de ces forfaits.* »

Et nous, fils de la Pologne, nous, les enfants dispersés de ces guerriers de la foi et de la liberté, qui écoutions la parole divine avec le bras armé pour la défendre; de ceux qui avaient donné à leur patrie ce haut degré de gloire où elle fut placée; de ceux qui méritèrent le titre glorieux de *défenseurs de la gloire du Christ;* nous, les fidèles relateurs de ce Dieu dont les autels sont brisés par le barbare, qui détruit le vrai culte, qui torture et avilit ses ministres; au nom de cette Pologne, *dont*, d'après le témoignage du pape Paul III, *chaque poignée de terre est une relique, parce qu'elle est imprégnée du sang des martyrs;* pénétrons-nous bien de nos devoirs. Déposons toutes nos haines, nos animosités, nos divisions intestines, au pied de la croix, et tournons ces sentiments d'horreur contre l'oppresseur de la Pologne! Que toutes nos vues, nos intérêts, nos soins concourent au même et unique but, au

même désir : l'émancipation de la patrie !... Afin que, dignes de ce bonheur, et prêts à le recevoir devant Dieu et devant les hommes, soutenus par la foi, l'espérance et la charité fraternelle, nous reprenions l'héritage de nos nobles ancêtres. Que s'il est donné seulement à nos enfants, plus heureux que nous, d'obtenir cette félicité, que du moins après les orages et les souffrances qui ont empoisonné notre existence, nos restes reposent en paix dans le tombeau de nos aïeux !...

IV.

EXTRAIT DE L'OUVRAGE : « LES MYSTÈRES DE LA RUSSIE ». — CHAPITRES : « RELIGION ET CLERGÉ ».

Le czar Pierre Ier a révolutionné l'empire de Russie sous tous les rapports ; et a réformé jusqu'aux institutions religieuses fondamentales. Il subordonna l'Eglise à l'Etat, et ajouta au pouvoir temporel du souverain une autorité spirituelle sans contrôle. Il enleva aux prêtres le droit de vie et de mort, qu'ils exerçaient depuis Wladimir Monomaque. Il abolit le patriarcat et le remplaça par un collége ou synode perpétuel composé d'une quinzaine de membres, évêques ou archimandrites, mais tous nommés par l'autocrate. Ce tribunal fut investi du droit de régler toute la discipline ecclésiastique, d'examiner les mœurs et la ca-

pacité des évêques, de résoudre les questions religieuses, autrefois soumises à la décision du patriarche ; enfin, de vérifier les revenus des monastères et de présider à la distribution des aumônes. Le saint synode devait rester soumis à l'empereur, et même le sénat devait, en certaines circonstances, avoir la préséance sur lui.

Rien de plus sage que la plupart des règlements religieux de Pierre. Il fut décrété que nul ne pourrait entrer dans les ordres monastiques avant l'âge de trente ans ; que les militaires et les cultivateurs ne pourraient jamais être admis dans un couvent sans l'autorisation du souverain ou du synode ; qu'un homme marié ne serait reçu dans un monastère, même après le divorce, qu'autant que sa femme se ferait religieuse de son plein gré, et qu'ils n'auraient pas d'enfants. Aucun fonctionnaire de l'Etat ne put quitter le service public pour endosser le froc, sans une permission expresse. Il fut enjoint aux moines de travailler de leurs mains à quelque métier. On établit que les religieuses ne sortiraient jamais de leur monastère ; qu'on leur donnerait a tonsure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconesses de l'Eglise primitive ; que si, avant d'avoir reçu la tonsure, elles voulaient se marier, elles le pourraient, et y seraient même encouragées. Pour que ces filles, dont la dévotion prive la société d'une augmentation de population quelquefois précieuse, fussent de quelque utilité à l'État, le czar voulut qu'on les employât à des ouvrages manuels appropriés aux habitudes de leur

sexe. Pour combattre l'oisiveté, signalée par Pierre comme une des plaies des monastères, il fut ordonné aux moines de travailler activement et sans relâche, et de servir les pauvres. Les soldats invalides furent distribués dans les couvents, avec injonction aux religieux d'avoir soin de ces vieux serviteurs de l'empire. Quelques monastères de l'un et de l'autre sexe furent destinés à recevoir des orphelins et à les élever. Il fut interdit aux curés d'employer plus d'un de leurs enfants au service de leur église, hors le cas où la paroisse le demanderait elle-même.

Tout cela, et bien d'autres règlements que nous passons sous silence, fut inspiré à Pierre par la légitime et très-louable volonté de faire servir la religion et ses serviteurs à un but réellement utile. Ce souverain, dont la vaste intelligence avait devancé la Russie du dix-huitième siècle, comprenait que le pouvoir doit être libre, que les ministres d'un culte ne doivent pas être mis en position de gêner l'action de l'autorité politique, et que dans un pays tel que la Russie, il est dangereux de favoriser la fondation d'établissements peuplés d'oisifs et de célibataires.

C'est peut-être à cette subordination du clergé qu'il faut attribuer le caractère pacifique et peu ombrageux de l'Église moscovite. N'ayant pas de puissance à partager ni à garder, les prêtres de ce pays n'ont jamais ressenti pour des sectes rivales ces haines jalouses, dont l'ambition est la cause, et qui ont souillé l'histoire

de bien des peuples. Leur premier devoir étant d'obéir, ils sont peu à peu devenus tolérants, et quand ils ont eu à lutter contre des schismes intérieurs, ils n'ont jamais montré cette passion quelquefois sanguinaire qui a caractérisé ailleurs bien des guerres religieuses. C'est un grand bien pour la Russie, et l'on ne saurait trop l'en féliciter.

Certes, les occasions de guerres religieuses n'ont pas manqué aux Russes; car ils ont eu leurs sectes comme tous les cultes qui ont régné ou règnent encore sur ce monde. Mais ces sectes n'ont jamais eu, grâce à l'action répressive du pouvoir politique, des tendances dangereuses. La seule que les historiens et les voyageurs aient l'habitude de citer, est celle des *Raskolnikis* ou *staroï-vertsi* (*vieux croyants*); encore cette fraction de l'Église russe ne se fait-elle remarquer que par l'excentricité de ses croyances et la bizarrerie de ses pratiques.

Cette secte, la plus ancienne de toutes, date du douzième siècle. Elle a, comme toutes ses semblables, la prétention d'observer bien plus rigoureusement que ses rivales et que le culte dominant, les préceptes de Jésus-Christ et de ses apôtres. Elle tient ses assemblées dans des maisons particulières, et fuit le contact des gens dont les mœurs corrompues offriraient aux fidèles un spectacle dangereux. Les raskolnikis croient que c'est un énorme péché de dire trois fois *alleluia;* ils ne le disent que deux fois. Ils donnent la bénédiction avec

l'*index* et le doigt du milieu seulement, disant qu'il y a sacrilége à la donner, comme les évêques russes, avec les trois autres doigts. A l'époque où on les persécutait, plusieurs d'entre eux se laissèrent couper la main plutôt que de faire le signe de la croix avec trois doigts. Ils croient aussi qu'un prêtre qui a bu de l'eau-de-vie est indigne de conférer le baptême. Longtemps en butte aux tracasseries du clergé moscovite, secondé par le gouvernement, ils sont arrivés à cet état d'exaltation qui fait affronter et rechercher le martyre. Pierre Ier essaya par tous les moyens de les faire renoncer à leurs croyances. Il ne put y parvenir. Un de ces sectaires voulut venger ses frères persécutés. Il pénétra jusqu'au czar, mais au moment de frapper, il eut horreur de son crime et en fit l'aveu. Au lieu de pardonner, Pierre redoubla de rigueur. Mais l'enthousiasme des raskolnikis s'accrut en proportion de la colère du souverain. L'un d'eux, nommé Toma, eut l'audace de prêcher ouvertement, à Moscou, contre l'invocation des saints et quelques autres dogmes de l'Église dominante. On se contenta d'abord de le réprimander et on l'exhorta à abandonner ses erreurs. Les prêtres russes ne savaient pas de quoi est capable la foi religieuse poussée jusqu'à la passion délirante. Sans tenir compte de leurs menaces, Toma s'arme d'une hache, et se rend, le jour de la fête de saint Alexis, dans l'église la plus fréquentée; il fend les flots de la foule qui encombrait le temple, et frappant à coups redoublés, il met en pièces

une image du saint et une autre de la Vierge ; puis il s'élance dans la chaire pour haranguer la multitude ; mais il est aussitôt arrêté et jeté en prison. Le clergé voulut éprouver jusqu'au bout ce courage farouche. Il condamna le coupable à tenir sa main droite, armée de la même hache, au-dessus d'un brasier ardent jusqu'à ce qu'elle fût consumée, puis à être brûlé vif. Toma subit le supplice sans pâlir et sans se plaindre. Tant que sa voix put se faire entendre, il tonna contre ses ennemis et leur reprocha ce qu'il appelait leurs impiétés. La même ferveur animait ses coreligionnaires, et tous auraient affronté les tortures pour le triomphe de leur foi. Réduits au désespoir, plusieurs centaines de ces fanatiques se renfermèrent dans un temple, y mirent le feu, et moururent avec joie, comme mouraient les premiers chrétiens. — Vaincu par tant d'opiniâtreté, le czar essaya contre eux l'arme du ridicule et du mépris : il ordonna que chacun d'eux portât sur ses vêtements un lambeau d'étoffe jaune, qui le signalerait aux risées du peuple. Mais l'espoir de l'autocrate fut encore trompé : les raskolnikis se firent honneur de ce signe de réprobation. A moins de les exterminer tous, il était impossible de prolonger cette lutte contre des hommes indomptables. Pierre n'ignorait pas, d'ailleurs, que parmi les raskolnikis se trouvait un grand nombre des plus honnêtes marchands de son empire. En conséquence, il suivit les conseils de la politique, qui lui commandait de mettre un terme à ses inutiles sévéri-

tés. Aujourd'hui les staroï-vertsi ne sont pas moins exclusifs ni moins fermes dans leurs doctrines, et l'on retrouve encore chez eux cet enthousiasme religieux qui fait accomplir aux faquirs indiens tant de prodiges de volonté stupide.

Le clergé russe se divise en deux corps : les moines et les prêtres réguliers. Les premiers forment ce qu'on appelle le *clergé noir*. Seuls ils peuvent aspirer aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Leur costume se compose d'une robe noire appelée *talar*, d'un grand chapeau de même couleur, rond, sans ailes, et recouvert d'un voile noir. Leurs longs cheveux couvrent leurs épaules, et leur barbe s'étale en liberté sur leur poitrine.

Le *clergé blanc*, alimenté par les petits séminaires, est la pépinière des prêtres ou *popes*. Une robe brune boutonnée du haut en bas, recouverte d'un talar à larges plis et à manches pendantes, un grand bonnet en velours brun ou rouge, et orné d'une bande de fourrure, la chevelure et la barbe longues, tel est le costume des ecclésiastiques de cette catégorie. Pour être reçu pope, il faut, de toute rigueur, être marié; et quand un pope devient veuf, il ne peut se remarier, ni rester prêtre. Il faut qu'il se retire dans un couvent. Aussi la femme d'un prêtre russe est-elle la créature la plus heureuse du monde. Point de contrariétés de la part de son époux, indulgence plénière pour ses caprices et ses attaques de nerfs, soins empressés à la moindre indisposition, nourriture abondante, égards délicats,

enfin tout ce qui peut contribuer à entretenir la santé et à prolonger la vie de la plus gracieuse moitié du genre humain. Que de femmes russes envient le sort de ces êtres privilégiés !

Ignorants, libertins, ivrognes et sales, tels sont les popes. L'éducation qu'ils ont reçue au séminaire suffit tout au plus à les dégrossir, et elle ne fait guère qu'obscurcir leur intelligence par l'étude d'une théologie grossièrement absurde. Ce sont eux pourtant qui sont chargés d'élever et d'instruire à leur tour les enfants destinés à l'état ecclésiastique.

Voici un échantillon de ce qu'ils enseignent à la jeunesse moscovite. C'est un examen subi par des séminaristes. L'un d'eux tire d'une urne cette question : *Quid est angelus* (qu'est-ce qu'un ange) ? Alors s'établit le dialogue suivant :

Le Prêtre. Dites-moi ce que c'est qu'un ange.

L'Élève. C'est un esprit saint qui sert Dieu dans le ciel.

Le Prêtre. C'est juste. Combien y a-t-il d'anges au ciel ?

L'Élève. Il y en a une quantité qu'il serait difficile d'énumérer.

Le Prêtre. Pardon ; on peut très-bien l'énumérer. Qui d'entre vous peut me dire combien il y a d'anges au ciel ?

Un autre Élève. On en compte douze légions.

Le Prêtre. Et combien dans chaque légion ?

L'ÉLÈVE. Au temps où la Bible fut écrite, chaque légion se composait de quatre mille cinq cents anges.

LE PRÊTRE. Prenez la craie et faites-nous sur le tableau cette multiplication.

L'élève calcule et trouve pour résultat cinquante-quatre mille anges.

LE PRÊTRE. Fort bien. Maintenant, de quel sexe sont les anges?

L'ÉLÈVE. Il serait difficile de le dire au juste.

LE PRÊTRE. Oui; mais quelle est leur forme extérieure? Ressemble-t-elle à celle du sexe masculin ou féminin, ou, pour m'expliquer plus clairement, quels vêtements portent-ils quand ils se mêlent aux hommes?

L'ÉLÈVE. Des vêtements qui tiennent le milieu entre ceux de l'un et de l'autre sexe, une sorte de robe flottante.

LE PRÊTRE. Très-bien *).

Quel respect le peuple russe peut-il avoir pour des prêtres aussi ignorants, et dont les mœurs blessent la morale la plus vulgaire? A part quelques-uns, en très-petit nombre, tous méritent le mépris dont les couvrent non-seulement les nobles, mais encore les paysans. Ceux-ci comprennent fort bien la situation avilissante où se complaisent leurs pasteurs spirituels. Quand ils

*) Kohl, *Reisen im Inneren von Russland und Polen;* traduction de M. X. Marmier, dans ses *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne*, t. II, p. 39.

se sont enivrés avec eux, ils ne reculent pas devant une partie de coups de poing, dénouement assez ordinaire de ces ignobles orgies. Qu'est-ce qu'un pope pour un mougik? Un homme qu'il faut respecter tant qu'il est dans l'exercice de ses saintes fonctions, mais qui, dans les relations vulgaires de la vie, doit être relégué au dernier rang, presque dans la catégorie des êtres immondes. Pour lui, il n'y a pas assez de sarcasmes injurieux, pas d'insulte assez humiliante. Qu'un Russe prêt à entreprendre un voyage rencontre sur sa route un pope, il regarde cette apparition comme de mauvais augure, et crache à terre pour détruire l'influence sinistre qui le menace. Qu'on invite à s'asseoir à table un Russe qui a déjà dîné: « Croyez-vous, dit-il, que je sois un pope, pour dîner deux fois *) ? »

Il y a quelque chose de profondément douloureux à voir la condition méprisée de ces prêtres, de ces ministres d'un Dieu que révèrent tant de millions d'hommes. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que, nous le répétons, ce mépris est mérité. A qui faut-il faire remonter la faute de la dégradation intellectuelle et morale de ces pauvres gens? A la religion grecque et au gouvernement russe; à la religion qui ne leur prescrit que des momeries ridicules; au gouvernement qui, dans l'intérêt de son omnipotence, les maintient à dessein dans l'ignorance et dans l'ab-

*) Marmier, t. II, p. 37.

jection. Le pouvoir, en Russie, comme partout, peut et doit protéger ses prérogatives contre tout envahissement du clergé ; mais comme il est dans la nature du despotisme d'exagérer les dangers de sa position, et d'abuser des droits qu'il croit avoir sur l'homme, les empereurs moscovites poussent leurs précautions contre le bas clergé jusqu'au crime, c'est-à-dire jusqu'à désirer et faire que les serviteurs du Christ soient réduits à vivre dans le plus profond avilissement. C'est là du machiavélisme tout pur, et, il faut bien le reconnaître, ce machiavélisme porte ses fruits ; car, d'un côté, les prêtres étant méprisés, le gouvernement n'a rien à en redouter, et de l'autre, les instituteurs naturels des pauvres étant ignorants et vicieux, les classes infimes ne peuvent sortir de la condition inférieure qui fait leur faiblesse.

Pour achever de les assimiler au peuple, on condamne ces malheureux prêtres à une éternelle pauvreté. Ils sont obligés, pour vivre, de cultiver de leurs propres mains le coin de terre attenant à leur presbytère, de se livrer aux travaux les plus fatigants, et aussi de chercher toutes les occasions d'arracher à la charité de leurs paroissiens quelques chétives aumônes. Non-seulement ils font de fréquentes quêtes parmi les fidèles, mais encore, pour s'assurer une augmentation de profits, ils tarifent tout ce qui tombe sous leur juridiction. Les péchés ~~et les châtiments ont chez~~ eux leurs prix-courants comme des marchandises. Pour ra-

cheter un vol, tant de douzaines d'œufs ; pour la plus légère infraction à un jeûne, tant de poules ; pour un blasphème, des monceaux de victuailles. Le pénitent se soumet humblement aux arrêts de son supérieur, et il donnera jusqu'à son dernier copek pour obtenir l'absolution. Le prêtre exploite habilement ce désir, et augmente le prix de ses denrées spirituelles en proportion de l'importance qu'y attache le fidèle. Dans ce pays, la religion s'approprie les principes de l'économie politique, et se plaît surtout à pratiquer cette maxime commerciale d'après laquelle le prix doit toujours être en raison directe de la demande.

Tristes nécessités de l'indigence qui est l'éternel partage de ces ministres de Dieu! La politique s'est attachée à rendre leur situation aussi dépendante et précaire que possible. Ils sont, comme le dernier des sujets de l'autocrate, exposés à être envoyés en Sibérie. La loi civile ne leur attribue aucun privilége, et bien qu'ils soient hommes libres, ils peuvent être condamnés à servir dans l'armée comme simples soldats. C'est ainsi que, pendant la guerre de Suède, sous le règne de Catherine II, on enleva plusieurs milliers de fils de prêtres, dont on forma des bataillons d'artillerie ; plusieurs de ces jeunes gens avaient commencé leurs fonctions sacerdotales. Ils furent brutalement arrachés à leurs autels, à leurs femmes, à leurs champs, pour apprendre à tirer le canon et à verser le sang de leurs semblables. Nous croyons nous rappeler qu'un fait semblable s'est

produit durant les dernières guerres de la Russie contre la France.

Si les prêtres sont pauvres, les églises sont prodigieusement riches. Toutes possèdent un trésor qui ferait envie à plus d'un petit souverain temporel. L'or, l'argent, les pierreries, les étoffes splendides, y sont conservés et offerts avec orgueil aux regards des visiteurs. La religion grecque ne cesse de prêcher la nécessité des aumônes à l'église. Les empereurs, comme leurs sujets, ont suivi ce précepte, et leurs offrandes ont constitué au clergé russe le plus admirable matériel d'ustensiles, d'ornements et d'objets précieux. Rien de plus éblouissant que l'aspect d'une église moscovite un jour de grande cérémonie. Le sanctuaire, l'autel, l'évêque qui officie, les ecclésiastiques qui l'entourent, tout resplendit de l'éclat de l'or et des pierreries. Nos messes solennelles dans nos plus opulentes cathédrales ne peuvent donner une idée du luxe et de la magnificence déployés par les prélats de l'Église russe. Ainsi, ces mêmes prêtres qui ne trouvent sous le toit conjugal que pauvreté et privations, possèdent en commun plus de trésors que n'en recèlent les palais de tous les souverains d'Orient. Chez eux, le dénuement, les vêtements grossiers, souvent même le manque du nécessaire; à l'église, dans le temple d'un Dieu humble et résigné, les chasubles étincelantes, les mitres chargées de diamants, les vases sacrés incrustés de rubis et d'émeraudes, tout ce que le génie asiatique peut produire de

plus somptueux. Quelles idées de pareils contrastes n'éveilleraient-ils pas dans l'esprit des popes, si l'intelligence de ces hommes n'était pas oblitérée dès l'enfance!

Au clergé noir sont réservées, nous l'avons dit, les hautes dignités ecclésiastiques. Aussi le laisse-t-on acquérir une instruction plus en harmonie avec la position qu'il occupe. La plupart de ses membres sont beaucoup plus éclairés que ceux du clergé blanc; ils sont aussi plus respectés, bien que leurs mœurs ne soient pas exemptes de gros péchés.

Le titre de *métropolitain* est le plus élevé qui existe aujourd'hui en Russie. Il y a trois métropolitains, l'un à Saint-Pétersbourg, un autre à Moscou, le troisième à Kiew. Mais ces prélats, ainsi que tout leur état-major, archevêques, évêques, archimandrites, protopopes, popes, archidiacres, diacres, sacristains, sont soumis sans réserve à la suprême autorité de l'empereur, chef de la religion, comme il l'est du gouvernement temporel. Le synode lui-même n'est qu'une commission obéissant aux volontés du czar. Il y a deux ans, le président de ce saint tribunal était un colonel de cavalerie, aide-de-camp de S. M. Nicolas. C'est tout dire. — Mais ce pouvoir de l'empereur va bien au delà des règlements et de la discipline ecclésiastiques; il s'étend jusqu'aux choses qui sont du domaine exclusif de la conscience. L'autocrate est à lui seul pape et concile. Il tranche les questions les plus difficiles de la théolo-

gie, modifie le culte comme il l'entend, impose des croyances nouvelles, décrète des saints et les destitue. « Il n'y a pas longtemps qu'en ouvrant le caveau d'une cathédrale, celle de Novogorod, si je ne me trompe, on y trouva le corps d'un métropolitain parfaitement conservé. Là-dessus, grand miracle, rapport du saint synode, décision de l'empereur qui appelle à l'état de bienheureux le prélat honoré si visiblement de la faveur du ciel; on transporte pompeusement les membres du nouvel élu dans une châsse splendide; mais à peine avaient-ils été exposés à l'air, qu'ils tombent en poussière. Cette première déception en amène une autre : on s'enquiert des vertus du défunt, et l'on apprend par la rumeur publique que c'était un homme fort vicieux, qui n'avait eu d'autre ambition que celle de vivre joyeusement sur cette terre, sans s'inquiéter de ce qui lui arriverait dans le ciel. Nouveau rapport à l'empereur qui, cette fois, se fâche sérieusement et publie un autre ukase par lequel il destitue l'impudent métropolitain et condamne ce vil cadavre à être transporté en Sibérie *). » L'empereur Paul Ier, tout soldat qu'il était, ne se privait pas du plaisir de faire des saints. Un numéro de la *Gazette impériale* de Saint-Pétersbourg, daté du 7 décembre 1798, nous apprend qu'on trouva dans la ville de Trotma, en 1796, le cadavre d'un moine qui, durant sa vie, s'était signalé par nombre de miracles.

*) Marmier, *Lettres sur la Russie*, t. II, p. 59.

L'empereur, vu le rapport du très-saint synode, s'empressa de canoniser le pieux personnage, et de déclarer ses ossements parfaitement propres à opérer des guérisons *).

Presque tous les successeurs de Pierre-le-Grand ont traité la religion et le clergé avec plus de sérieux et de respect que ce réformateur de la Russie. La raison en est simple : depuis Pierre Ier, les souverains moscovites, n'ayant plus rien à craindre des corps ecclésiastiques, n'ont eu d'autre intérêt que d'encourager la superstition et la crédulité, de seconder l'œuvre d'obscurantisme si bien commencée et continuée par les prêtres. Pierre, au contraire, avait à combattre, à lutter contre les gens d'Église. Il voulait abattre leur puissance, modifier profondément leur condition, et les courber

*) Voici le texte de l'ukase impérial :

« Nous, Paul, etc...., ayant été assuré par un rapport spécial du très-saint synode, de la découverte qui a été faite dans le couvent de Spasso-Soumorin, des ossements miraculeux du très-vénérable Féodose, lesquels ossements miraculeux se distinguent par l'heureuse guérison de tous ceux qui y ont recours avec une entière confiance, nous prenons la découverte de ces saints ossements comme un signe véritable que le Seigneur jette sur notre règne les regards les plus distingués et les plus gracieux. C'est pourquoi nous élevons notre fervente prière et notre gratitude au dispensateur suprême, et chargeons notre très-saint synode d'annoncer dans tout notre empire cette découverte remarquable, selon les usages prescrits par la sainte Église et par les saints Pères, etc.

« Le 28 septembre 1798. »

sous le joug des souverains temporels *). Toutes les armes lui étaient bonnes pour attaquer les prêtres. Plus d'une fois il ne craignit pas de les rendre ridicules en les forçant à prendre part aux farces les plus grossières. Il insultait aux plus augustes cérémonies de la religion, en les transformant en ignobles mascarades. Pour se moquer du catholicisme dont la Sorbonne lui avait vanté l'excellence, il nomma pape un fou nommé Sotoff. Un jour, il imagina de le marier. Le bouffon avait quatre-vingt-quatre ans; on lui choisit une veuve de son âge, et la noce fut pompeusement annoncée. Le tzar voulut que les invitations fussent faites par quatre bègues; des vieillards décrépits conduisaient la mariée; quatre des plus gros hommes de Russie servaient de coureurs. Le tzar lui-même marchait en tête, à côté de cardinaux nommés par lui pour la circonstance. La musique était sur un char traîné par des ours qu'on piquait avec des pointes de fer, et qui, par leurs grognements, formaient une basse fondamentale tout à fait appropriée aux airs barbares joués par les musiciens. Les époux furent bénis dans la cathé-

*) Les changements introduits par ce prince dans les institutions religieuses de son empire excitèrent d'abord bien des mécontentements et des murmures. Un prêtre publia un libelle dans lequel il disait que Pierre était l'Antechrist. Voltaire, avec sa malice bouffonne, rappelle qu'un autre prêtre répondit que ce souverain ne pouvait être l'Antechrist, attendu que le nombre 666 ne se trouvait pas dans son nom et qu'il n'avait point le signe de la bête.

drale par un vieux prêtre, aveugle et sourd, à qui on avait mis des lunettes *). Tout le reste était à l'avenant, et cette indigne profanation fut couronnée par le déshabillé du pape et de sa *jeune* épouse.

Pierre III suivit, sous ce rapport, l'exemple de son aïeul, mais il ne l'imita que dans ce que sa conduite envers le clergé avait eu de trop sévère. Il dépouilla l'Église grecque d'une partie de ses richesses; il fit enlever des couvents les images des saints, objets d'une vénération fanatique; il exila l'archevêque de Novogorod, qui voulait s'opposer à cet enlèvement: il affectait pour la religion dominante un souverain mépris. Le clergé russe se vengea cruellement. Il répandit d'un bout de l'empire à l'autre que Pierre n'avait embrassé la communion grecque que pour arriver au trône, et qu'au fond du cœur il était luthérien. Mille autres bruits de même nature, semés à dessein par les moines irrités, attirèrent sur l'empereur la désaffection et la colère du peuple. Et quand la sanguinaire Catherine eut résolu d'arracher la couronne du front de son époux, elle trouva la nation toute disposée à se défaire d'un souverain qui avait osé heurter à ce point les préjugés populaires.

Certes, ce n'est pas l'empereur Nicolas qui commettrait de pareilles irrévérences envers l'Église et ses serviteurs. Il comprend si bien que la religion, telle qu'on l'entend et qu'on la pratique dans son empire, est né-

*) Voltaire, *Histoire de Russie*.

cessaire à son despotisme, qu'il est sans pitié pour tout ce qui peut porter atteinte à ce fondement de sa puissance. Sa sévérité en tout ce qui touche aux matières religieuses est impitoyable. On l'a vu destituer un malheureux employé d'une administration publique, pour avoir, en traduisant une *Orientale* de M. Victor Hugo, osé dire : « Si j'étais Dieu. » En toute occasion, il déploie un zèle pieux qui ferait croire que sa dévotion tourne au fanatisme. Les persécutions de Catherine II contre le clergé ruthénien, il les a ressuscitées et remises à l'ordre du jour. On sait que les ruthéniens professent la religion grecque avec quelques restrictions : ainsi ils reconnaissent l'autorité du pape, et cela a suffi, on le pense bien, pour exciter contre eux la haine des souverains russes. L'Église ruthénienne est unie à l'Église romaine, et c'est encore un titre à l'animosité des tzars. Elle comprenait autrefois les évêchés de Kieff et de Léopol, la Podolie et la Volhynie, une partie du palatinat de Lublin, et les gouvernements de Smolensk, Czernikoff, Poltawa, Karkoff et Ekatherinoslaff, en tout plus de dix millions d'âmes. C'est contre cette population que Catherine et son petit-fils Nicolas ont exercé leurs fureurs implacables. Tous les moyens, les plus violents comme les plus perfides, ont été mis en œuvre par l'empereur actuel pour convertir ces malheureux. Une ordonnance de 1795 portait que tout catholique, prêtre ou laïque, qui s'opposerait aux progrès du culte dominant ou empêcherait la réunion à l'Église

russe de familles ou de villages séparés, serait traité comme rebelle. En 1833, Nicolas fit revivre cet ukase qui devint entre ses mains une arme redoutable. Des missionnaires furent envoyés dans les villages peuplés de ruthéniens, et ces étranges apôtres organisèrent une propagande à la façon de Mahomet. Il faut, sous peine de confiscation, d'exil, et de pis encore, écouter les homélies de ces évangélistes de nouvelle espèce. Riche ou pauvre, tout doit céder, tout est frappé en cas de résistance. Les popes se font, au besoin, accompagner d'une escouade de soldats, dont la seule vue excite les paysans à la révolte. Une collision a lieu et le sang coule. Les baïonnettes triomphent aisément des refus de ces pauvres gens, et la conversion de tout le village est enlevée à la pointe de l'épée. Laissons encore parler M. Marmier : « Il y a quelques années, dit-il, une commission écclésiastique, escortée de deux bataillons, s'empara d'une église, assembla les habitants et leur déclara qu'ils devaient, par ordre suprême de l'empereur, se rallier à la religion dominante. Ils s'y refusèrent ; les soldats fondirent sur eux le sabre à la main ; les uns moururent sous les coups, d'autres se précipitèrent vers un étang recouvert d'une glace légère ; les soldats les poursuivirent, brisèrent la glace, et les malheureuses victimes de la foi furent englouties dans les eaux. »

Les agents du gouvernement russe ne se bornent pas à ces actes odieux ; ils emploient à l'égard des pay-

sans les moyens de séduction les plus infâmes. Argent, aliments, eau-de-vie, récompenses considérables, ils promettent tout ce qui peut entraîner des gens qui manquent du nécessaire; puis ils leur arrachent une demande de réunion à l'Église russe, demande que le tzar daigne toujours agréer. C'est par des mensonges grossiers, par de fallacieuses assurances, autant que par l'intimidation, que les Russes ont obtenu l'acte d'union de Polock, dont nous parlerons ailleurs. Trois évêques ruthéniens se laissèrent séduire et se rallièrent, en 1838, avec un assez grand nombre de paroissiens, à l'Église moscovite. Mais le métropolitain et le reste du clergé n'ont cessé de protester contre cet acte de coupable faiblesse, déterminé par les honteuses intrigues de la Russie.

Quant aux persécutions que l'empereur Nicolas fait subir aux populations catholiques, il en sera question plus loin, à l'occasion de la Pologne. Nous ne voulions ici qu'indiquer les sentiments de l'autocrate à l'égard des cultes nationaux dissidents, sentiments uniquement inspirés par une politique qui veut tout dominer, tout courber sous ses lois. A cette politique, il faut des esclaves qui ne reconnaissent d'autre autorité spirituelle et temporelle que celle de l'empereur; il lui faut aussi des prêtres ignorants qui entretiennent le peuple dans la superstition et laissent son intelligence dans les ténèbres. Le jour où les masses opprimées ouvrent les yeux à la lumière, le despotisme est perdu.

Grâce à son ingénieux système d'abrutissement, l'autocratie moscovite est encore loin d'avoir à redouter le réveil des classes populaires. La vraie religion, celle qui prend sa source dans les mystérieuses retraites du cœur et dans les profondeurs de la conscience, élève l'âme, la purifie, et la dispose à ces nobles élans qui font accomplir des actes héroïques de courage ou de dévouement. La superstition, au contraire, fausse l'intelligence, paralyse toute initiative, avilit et dégrade les peuples les plus heureusement doués. Or, les Russes sont affligés de ce fléau intellectuel et moral; ils le sont à un tel point, qu'il ne le cèdent, à cet égard, à aucune peuplade sauvage. Le Russe est l'être le plus crédule et en même temps le plus obstiné dans ses croyances. Heureux les autocrates d'avoir affaire à une pareille nation!

Un Russe n'entreprendra jamais rien un lundi, ce jour étant considéré par lui comme éminemment néfaste. Si vous vous êtes mis en voyage ce jour-là et qu'il vous mésarrive, c'est l'influence du lundi qui en est cause. Les dames russes, aussi ignorantes que belles, partagent ce préjugé superstitieux.

Si une maladie épidémique se déclare quelque part, c'est le mauvais œil, c'est un maléfice qui l'a engendrée. Aussitôt on a recours aux exorcismes, aux conjurations et aux prières pour chasser le malin esprit. Si un cheval est pris de coliques, c'est évidemment qu'il a avalé le diable sous la forme d'un serpent caché sous

l'herbe. Vite on va chercher le maréchal-ferrant du village voisin, cet être privilégié qui possède des secrets magiques pour guérir les animaux que tourmente le démon.

Les gens du peuple ne mangent jamais du pigeon, parce que le Saint-Esprit s'est manifesté sous la forme de cet oiseau.

L'insecte noirâtre et puant qui infecte les cuisines de toutes les maisons, dans certaines parties de l'empire, est le bon génie du foyer domestique. Il présage aux gens du logis richesse et bonheur. Aussi ces abominables petites bêtes sont-elles inviolables. Quand on veut s'en débarrasser, on ouvre les fenêtres et on attend tout bonnement que l'air glacial les tue.

Le vol des corneilles est encore consulté par quelques-uns. — Des pièces de monnaie bénites, enterrées aux quatre coins d'une maison en construction, sont un excellent préservatif contre un grand nombre de calamités. — Il va sans dire que les cartes sont regardées comme un moyen infaillible de deviner l'avenir. — Mais ce n'est pas le seul. La veille de Noël, par exemple, les jeunes filles se réunissent pour savoir si elles sont destinées à se marier bientôt. Elles tracent un cercle avec des grains, et placent au centre un coq mis à une diète rigoureuse depuis vingt-quatre heures. La personne devant qui se trouve le tas de grains sur lequel le coq se précipite tout d'abord, est celle qui se mariera la première. S'il arrive qu'ayant soif il boive

beaucoup, le mari sera à coup sûr un ivrogne; si l'oiseau vient à chanter, on se réjouit, car c'est le signe certain du bonheur conjugal.

Si l'on nous faisait observer que des superstitions analogues existent ailleurs et même dans les pays les plus civilisés, nous répondrions que dans ces pays, chez nous par exemple, les superstitions populaires ne subsistent que dans certaines localités en petit nombre et parmi la classe inférieure. En Russie, au contraire, le fait est général, commun au peuple, à la classe bourgeoise et à la noblesse illettrée. Il n'y a donc aucune comparaison possible, et la Russie est, sur ce point comme sur tant d'autres, en dehors de toute assimilation.

Ici la dévotion aux saints n'est autre chose que de la superstition

Il est peu de Russes qui ne portent sur eux une petite image de saint Nicolas, leur grand patron, et l'on ne peut s'imaginer la kyrielle de démonstrations par laquelle ces grands enfants témoignent leur respect à ce talisman toutes les fois qu'ils veulent se préserver d'un malheur ou qu'ils espèrent quelque chose d'heureux. Tous les soldats, sans exception, possèdent une de ces images révérées; ils se figurent qu'elle les garantit de la mort. — Un postillon russe ne se mettra jamais en route sans se recommander à son patron, en se découvrant la tête, et en faisant trois signes de croix. Il recommence à chaque image qu'il rencontre,

et termine sa course en remerciant les saints de l'avoir protégé pendant le voyage. — Quand un homme réussit dans un commerce ou dans la culture de ses champs, ou bien dans l'industrie, ses voisins lui empruntent, moyennant un certain prix, l'image à laquelle ils attribuent sa prospérité. Alors l'usufruitier provisoire du saint se confond envers lui en respects, en tendresses et en offrandes de toute sorte; il ne le quitte pas une minute. Si, pendant son absence, un étranger arrive à son domicile et demande à voir le saint, sa femme répond qu'il est aux champs ou en voyage.

Cette superstition, car on ne peut dire autrement, vient quelquefois en aide au vice et à la friponnerie. Tel individu qui a transformé sa maison en tripot, et gagne l'argent de ses adversaires à l'aide des plus indignes filouteries, allumera des cierges autour de l'image de saint qui orne son salon, et la parera splendidement pour se rendre le sort plus propice. Sa dévotion ne l'empêchera pas de tricher comme d'habitude. Le saint ne peut pas tout faire; il faut bien s'aider un peu. — Les filles publiques ont aussi leur saint dans leur chambre; elles ne se livrent jamais sans voiler l'image vénérée et sans éteindre la lampe qui brûle à côté. Moyennant ces précautions, elles sont persuadées que le péché reste ignoré des esprits célestes.

Quand on pense que parmi tous ces saints si dévotement révérés, il en est, en assez grand nombre, qui proviennent directement de la fabrique des empe-

reurs, on ne peut s'empêcher de sourire au spectacle de tant d'aveugle crédulité. D'autres ont été, de leur vivant, des personnages fort peu dignes d'estime et de respect. Saint Alexandre Newski, par exemple, ce héros canonisé à qui les Russes ont voué une si fervente piété et dont les dépouilles reposent dans un mausolée couvert d'or, d'argent et des pierres précieuses, était le plus lâche, le plus exécrable tyran qui ait jamais existé. Il fit massacrer les habitants de Novogorod, ville commerçante et riche, qui se défendaient courageusement contre les Tatars. Mais les flots de sang répandus par lui ont été oubliés par les Russes, qui lui ont donné une des premières places dans leur calendrier.

Au fait, la cruauté, la férocité même, n'empêche pas d'opérer des miracles, et les Russes croient si volontiers à tout ce qui tient du prodige! Il n'est pas d'absurdité, si extravagante qu'elle soit, qui ne trouve crédit parmi eux.

Voici saint Serge qui jeta un cri formidable dans le sein de sa mère, et vint au monde possédant parfaitement les commandements de l'Église. Ce vénérable enfant refusait le lait maternel les jours de jeûne et de carême*). Quand il fut en âge de recevoir la première instruction, ses parents s'aperçurent qu'il ne pouvait même pas apprendre à lire. Mais un moine lui ayant donné un morceau de pain bénit, et lui ayant

*) Extrait d'un discours sur la vie de saint Serge, prononcé par le métropolitain Philarète. Moscou 1822.

souhaité la connaissance des saintes Écritures, il lut couramment un psaume, sans épeler le moins du monde. Bref, Serge se fit religieux et fonda un couvent, qui est devenu le célèbre monastère de Troïtza (Trinité), à quelques lieues de Moscou. Dès ce moment, sa vie ne fut plus qu'une série non interrompue de jeûnes, de macérations, et aussi de miracles. Tantôt il donnait de la brioche à un ours qui venait ensuite lui faire de fréquentes visites de remercîment; tantôt, nouveau Moïse, il faisait jaillir une source du pied d'un arbre; un jour, il ressuscita un enfant, et une autre fois il guérit un boyard de l'hydrophobie par la seule puissance de ses prières. Après sa mort, ses reliques continuèrent à opérer des prodiges. C'est le moins que puisse faire la momie d'un personnage qui exécutait des tours de force si extraordinaires avant d'être né.

Voici ensuite saint André. Les Russes racontent qu'au temps où l'Église grecque se sépara de l'Église latine, André s'embarqua à Rome sur une meule de foin, et qu'il se servit pour aviron d'un roseau qui avait eu l'attention de se pétrifier au moment où la meule s'était mise à voguer. Les vêtements du saint et ses ornements d'église le suivaient dans une malle qui flottait de la même façon. Les reliques d'André, sa meule et sa malle, précieusement gardées à Novogorod, ont, depuis le merveilleux voyage, opéré quantité de miracles, tous plus authentiques les uns que les autres. — Dans la même ville, on montre une image du

Christ sur laquelle on raconte une histoire non moins prodigieuse : l'auteur du tableau avait représenté Jésus la main étendue et bénissant paternellement le peuple de Novogorod. Le lendemain, le peintre s'aperçut, avec une surprise mêlée de frayeur, que la main du Sauveur était fermée. Il crut s'être trompé, se remit au travail, et rétablit sa première conception. Mais à peine avait-il terminé, que le Seigneur ferma de nouveau la main. Enfin, le troisième jour, comme l'artiste allait encore étendre les doigts récalcitrants, il entendit une voix qui lui cria : « Ne me représente pas la main ouverte, car dans cette main je tiens Novogorod, et si je l'ouvre, la ville est perdue. » On se doute bien que le peintre ne se le fit pas dire deux fois. — Une des portes du Kremlin est ornée d'une image de saint Nicolas qui, dit-on, resta intacte au milieu des débris fumants laissés par les troupes françaises en 1812. Cette conservation de la sainte image n'a pu être que le fait d'un miracle. Depuis cette époque mémorable, le peuple assiége saint Nicolas, se prosterne devant lui, l'entoure de cierges brûlants, et lui attribue toutes sortes de facultés extraordinaires. — Une autre porte du Kremlin rappelle des merveilles bien plus surprenantes : une image du Christ, aujourd'hui sombre, poudreuse, enfumée, est censée avoir arrêté l'invasion des Tatars, en jetant, par son seul aspect, l'épouvante parmi ces hordes pillardes. Ce n'est pas tout : les Français ne purent jamais, pendant leur

Images.

séjour à Moscou, détruire cette image, dont ils avaient juré la perte. Les Russes ne passent jamais sous cette porte sans se découvrir et se signer. L'étranger qui se refuserait à cet acte de respect envers la sainte relique s'exposerait aux plus cruelles avanies. — A quelque distance est une image de la Vierge qui a fait la campagne de 1812, à la suite ou plutôt en tête des armées russes, et qui, suivant ses adorateurs, a indubitablement amené tous nos désastres. Le général Koutousoff la montra à ses soldats quelques instants avant la bataille de la Moscowa, et cette vue électrisa les phalanges moscovites.

Tous les tableaux qui décorent les églises russes sont, sans exception, recouverts de plaques d'argent ou de cuivre argenté. Cette cuirasse métallique ne laisse voir que la figure des personnages, leurs mains, leurs pieds et en général toutes les parties du corps où la chair est à nu. Rien de plus étrange et de plus barbare, au point de vue de l'art, que cette carapace brillante, couverte de dessins représentant des fleurs et autres ornements. Et ce qui rend ces tableaux encore plus singuliers, c'est l'auréole dorée, également en métal, qui entoure la tête des saints personnages. Les rayons qui composent cette couronne se détachent du fond de la plaque argentée et font saillie sur le tableau. Nous possédons deux de ces peintures achetées par nous au Kremlin. L'une d'elles représente la Vierge tenant l'enfant Jésus. Le visage de la Vierge porte une blessure d'où s'échappent quelques gouttes de sang. La croyance

générale est que cette blessure a été faite par un soldat français, durant l'occupation de Moscou, que le sang jaillit aussitôt de la plaie, et que le coupable tomba mort à l'instant même. On conçoit que cette image soit devenue chère aux Russes. C'est une des plus vénérées parmi celles qui ornent les églises de Moscou, et le nombre en est, Dieu merci! assez grand. Quand un Russe est malade et désespère de sa guérison par les moyens thérapeutiques, il se fait apporter la Vierge et implore son utile intervention. Les prêtres tirent profit de cette crédulité, et n'exhibent le tableau original que moyennant finance. Chaque image a son tarif comme une marchandise. Nous avons vu un riche habitant de Moscou payer 2,000 roubles la vue de la Vierge blessée, qui, bien entendu, ne l'empêcha pas d'aller *ad patres*.

Dans chaque magasin, grand ou petit, dans chaque maison, se trouve un tableau du genre de ceux dont nous venons de donner la description. Les marchands étrangers eux-mêmes sont obligés de se conformer à cet usage. Quand un Russe entre dans le magasin, au lieu d'ôter son chapeau ou son bonnet devant le maître de la maison, il salue dévotement la sainte image, fait ses trois signes de croix et débite quelques patenôtres, après quoi il parle d'affaires. Ces démonstrations pieuses ne l'empêcheront pas de nier impudemment sa dette si le marchand ne l'oblige pas à payer comptant. En Russie, dévotion est bien loin d'être synonyme de moralité.

Ajoutons, à propos de ces tableaux placés dans chaque boutique, qu'ils donnent lieu à un usage assez bizarre : à Pâques, les prêtres entrent dans chaque maison, et, après avoir adressé leurs prières à l'image du Sauveur, embrassent sur la bouche tous les gens qui se trouvent dans l'appartement. Or, comme ces personnages sont fort sales, on conçoit ce que cette cérémonie a d'inconvenant dans tous les cas, et de dégoûtant presque toujours. Il faut, en outre, faire l'aumône à l'homme d'église et le gorger d'eau-de-vie.

Ce jour-là, les particuliers se font aussi des visites, arrosées de force libations, et accompagnées de baisers sur les lèvres. On s'aborde en disant : « Jésus-Christ est ressuscité ; » et on répond : « Oui, il est ressuscité ; » on se donne mutuellement des œufs, et l'on se sature d'alcool. Ainsi dans chaque maison, à chaque visite ; et comme cela dure toute la journée, et le lendemain, et le surlendemain, il est rare que les plus intrépides buveurs ne soient pas trois fois rapportés chez eux ivres morts, en compagnie des prêtres avec qui ils ont sablé le rogomme. Quelle délicatesse de mœurs !

A ce propos, nous nous sommes rappelé la comique aventure de l'abbé Chappe d'Auteroche, qui, étant à Tobolsk, en Sibérie, le jour de Pâques, dut subir les inévitables visites d'usage. Qu'on nous permette de citer le piquant récit que le docte abbé a fait de ses ennuis :

« Occupé dans la matinée à des calculs d'astronomie, je ne m'aperçus pas qu'un Russe était dans ma chambre. Ne voulant pas apparemment me déranger, il s'était placé à mes côtés, mal à propos pour lui et pour moi ; car m'étant levé avec vivacité, pour me promener dans l'appartement, nos physionomies se choquèrent si rudement, qu'il fit la culbute sur le plancher et moi sur une malle. Quoique je fusse aussi étoudi de cet événement que de voir dans mon apparment ce Russe, que je n'avais pas l'honneur de connaître, je fus à lui pour lui demander excuse de cet accident. Je lui présentai ma main pour l'engager à s'asseoir ; il me tendit la sienne ; je trouvai un œuf dans la mienne. Cet œuf m'étonna, parce que je n'étais pas encore remis du coup de tête que j'avais reçu. J'étais d'ailleurs fort embarrassé pour répondre à tout ce qu'il me disait ; car il me parlait toujours, comme si j'eusse entendu sa langue. Je ne cessais, de mon côté, de lui témoigner par des signes de la tête, des pieds et des mains, combien j'étais sensible à toutes ses honnêtetés. Il s'en fut enfin, et me parut fort mécontent. Je me disposais à me remettre à mon travail lorsqu'un autre Russe entra dans ma chambre. On décidait aisément, à sa marche, qu'il n'était pas à jeun. Il vint à moi pour m'embrasser. Comme il répandait une odeur d'eau-de-vie très-désagréable, je fis un mouvement pour n'être pas embrassé sur la bouche ; mais il ne me fut pas possible de m'en défendre. Ce Russe me donna aussi un

œuf; mais j'étais déjà assez au fait pour lui faire présent, à mon tour, de celui que j'avais reçu. Il me quitta cependant encore mécontent. »

Le pauvre astronome apprit, le soir, que le mécontentement des deux honnêtes moscovites venait de ce qu'il ne leur avait pas offert de l'eau-de-vie.

La religion grecque favorise ces usages dans lesquels l'ivrognerie a sa large part; elle vient aussi en aide à la superstition, en ordonnant une foule d'actes extérieurs qui remplacent la prière mentale et les élans du cœur. Il n'existe pas de peuple qui témoigne sa piété par un aussi grand nombre de démonstrations matérielles. Toutes les fois qu'un Russe passe devant une chapelle ou une image de saint, il salue, se prosterne et marmotte des prières. Le Dieu ou le saint que les soldats et les mougiks portent dans leur poche est aussi l'objet d'un culte éminemment démonstratif. On voit souvent un paysan tirer son petit fétiche de son sanctuaire, c'est-à-dire de son pantalon, cracher dessus et le frotter avec la main pour le bien nettoyer, puis le placer devant lui sur un meuble ou une pierre, et tomber à genoux en faisant mille signes de croix, en poussant d'énormes soupirs, et en récitant les quarante *) *Gospodi pomilui* (mon Dieu, aie pitié de moi). La cérémonie achevée, il ferme la boîte et remet son petit Dieu dans sa poche.

*) Le nombre *quarante* a quelque chose de sacré et de mystérieux dans les idées religieuses des usses.

C'est surtout les dimanches et les jours de fête qu'il faut observer les pratiques religieuses des Russes. A Moscou, par exemple, à Moscou, la ville sainte par excellence, on voit des milliers d'individus se presser autour des chapelles et des images, aller d'une église à l'autre pour y baiser les reliques qu'elles renferment, puis allumer des bougies devant un portrait de Jésus-Christ ou de la Vierge, et se jeter la face contre terre, en murmurant avec volubilité d'interminables litanies. Pendant l'office divin, ce sont à tout moment des signes de croix et des génuflexions. La foule des fidèles est toujours en mouvement. Il est vrai que cette espèce de gymnastique est nécessaire, car la religion grecque obligeant les paroissiens à se tenir debout pendant toute la durée de la messe, qui est excessivement longue, les assistants ne pourraient y résister s'ils ne changeaient pas souvent de position. — Notez que toutes ces démonstrations se renouvellent à chaque fête; or, il n'y a pas de pays où les fêtes soient aussi multipliées qu'en Russie. Il serait difficile de les compter, le nombre de ces solennités augmentant suivant le caprice des empereurs. Mais on peut affirmer que les Russes chôment au moins de cent cinquante à deux cents fêtes par an *) !

*) Du temps de Catherine II, vingt-cinq fêtes étaient consacrées au culte particulier de la czarine et de sa famille. Cinq de ces fêtes étaient instituées pour la souveraine seule. C'étaient : 1° sa naissance, le 21 avril; 2° son avénement, le 28 juin; 3° son couronnement, le 22 septembre; 4° son inoculation de la petite

Un peuple aussi habitué aux actes extérieurs de la dévotion doit être grand partisan des pèlerinages. Les Russes aiment fort ce genre de pénitence. Ceux des parties méridionales de l'empire vont à Jérusalem, pieds nus et demandant l'aumône chemin faisant. Les voyageurs qui se rendent de Constantinople à Odessa, se trouvent quelquefois entourés, sur le bateau à vapeur, d'une foule déguenillée et horriblement puante. Ce sont des pèlerins russes revenant de la Terre-Sainte. Les habitants des autres provinces de la Russie accomplissent de fréquents pèlerinages aux reliques les plus révérées. Catherine II, la sceptique, la voltairienne Catherine, pour flatter les préjugés dévôts de ses sujets, alla, pieds nus, de Moscou au couvent de Troïtza; ce qui n'empêchait pas l'hypocrite impératrice de tonner contre la superstition et la bigoterie dans ses lettres au philosophe de Ferney.

Le peuple russe ne saurait se passer de bénédictions. Il lui en faut à tout propos, pour toutes choses et pour toutes les saisons. La navigation sur les rivières ne serait pas sûre, l'eau serait malfaisante et le poisson mauvais, si tout cela n'était pas bien et duement bénit dans le mois de janvier. Les moissons, les bestiaux,

vérole, le 21 novembre; 5° son nom, le 25 novembre. Paul Ier voulut que deux fêtes annuelles fussent célébrées en l'honneur de chacun de ses enfants, l'une pour sa naissance, l'autre pour son nom. Or, Paul avait neuf enfants : total, dix-huit fêtes pour la progéniture de l'autocrate, sans compter celles du père, de la mère et des autres membres de la famille.

tous les produits de la terre, doivent être, sous peine de grands malheurs, régulièrement aspergés d'eau bénite. Les fruits eux-mêmes doivent rester inviolables jusqu'à ce que le prêtre les ait consacrés, ce qui a lieu le 6 août de chaque année. En un mot, cette manie de bénédictions passe toutes les bornes raisonnables. — En revanche, l'Église russe n'est pas avare de malédictions, ce qui rétablit quelque peu la balance. Tous les ans, à certain jour fixé, les fidèles se rendent en foule à la cathédrale de Saint-Pétersbourg, et là, au milieu de toute la pompe que le clergé moscovite aime à déployer, le prêtre lit d'une voix tonnante les noms des hérétiques les plus fameux et des rebelles qui, à différentes époques, ont troublé la paix de l'empire des czars. Chaque nom est suivi d'une formule d'imprécation, et l'anathème est répété par un chœur d'enfants. Pour terminer, le métropolitain, changeant de ton, bénit en masse et en détail le peuple et ses souverains depuis le plus ancien jusqu'à l'autocrate actuel.

Rien ne prouve mieux l'attachement des Russes aux pratiques religieuses ordonnées par leurs prêtres que la scrupuleuse obéissance avec laquelle ils se résignent aux austérités du carême. La religion grecque reconnaît quatre carêmes ; elle en décréterait dix, que le peuple moscovite les observerait avec la même conscience. Pendant ces périodes de jeûne, les Russes se nourrissent exclusivement de pain grossier, d'ail, d'oignons, de racines et de champignons. Le beurre est

remplacé par l'huile de chénevis ou de poisson, généralement rance et nauséabonde. Nous laissons à penser de quels parfums l'haleine de ces vrais croyants est chargée après un pareil repas. On peut aussi deviner les effets de ce régime sur la santé. Les moins robustes tombent malades, mais ils n'en continuent pas moins à jeûner. On voit des malheureux, épuisés et moribonds, refuser obstinément quelques cuillerées de lait, repousser avec horreur le bouillon, même quand il est ordonné comme médicament, et s'en tenir rigoureusement à une alimentation végétale qui les exténue et quelquefois finit par les tuer *). C'est ainsi que les Russes croient gagner le paradis. En vérité, on peut dire que ce peuple ne sait prendre le ciel que par famine.

Quant aux riches, ils achètent, à beaux roubles comptants, le droit de vivre pendant le carême comme le reste de l'année. Quand ils se croient obligés de se conformer aux prescriptions de l'Église, ils jeûnent en

*) « Ces pauvres fanatiques se croiraient perdus s'il entrait dans leur estomac quelque substance animale, quand ce serait même contre leur volonté. Observant qu'ils prenaient le thé avec une émulsion d'amandes au lieu de crème, j'essayai de les tromper, et leur ayant avoué ma ruse un moment après les avoir vu boire, les marques de l'anxiété la plus cruelle se peignirent sur leurs traits; ils coururent à toutes jambes chez l'apothicaire acheter de l'émétique, et ne parurent avoir recouvré leur tranquillité d'esprit qu'après reddition totale des aliments impurs dont ils s'étaient souillés » (May, *Saint-Pétersbourg et la Russie*, t. I, p. 245).

mangeant les poissons les plus délicats, les légumes de tous les pays venus en serre chaude, et des fruits succulents, mûris à la chaleur des poêles. La noblesse russe se dispense volontiers de toutes ces pratiques de dévotion. Ceux de ses membres qui ont pu acquérir quelques lumières ont renoncé aux croyances de leurs pères. Mais il leur est arrivé ce qu'il y a de pire : ils ne croient plus à rien, et n'ont pas, pour retrouver les voies de la morale, les enseignements de la philosophie. Le scepticisme a fait invasion au milieu d'eux, et il a amené à sa suite la dépravation des mœurs.

A vrai dire, religion et scepticisme ont influé dans le même sens sur ce malheureux pays, et y ont produit, à certains égards, des effets identiques. La religion considérée au point de vue de l'utilité, a, d'ordinaire, ce double avantage, qu'elle moralise les peuples et leur inculque profondément le sentiment du devoir envers le prochain aussi bien qu'envers l'État. Mais quand elle se borne à enseigner de vains simulacres de dévotion, quand elle descend jusqu'à se confondre avec la superstition, quand elle abdique l'apostolat moral pour s'attacher à maintenir les hommes dans le vice et l'ignorance, alors, qu'elle s'appelle christianisme ou de tout autre nom, elle n'est plus qu'un fléau. Or, la religion grecque, telle que la prêchent et la pratiquent les prêtres russes, doit être mise au premier rang de cette dernière catégorie. Aussi, au lieu d'améliorer les masses, elle a puissamment aidé à les démoraliser. Sa

seule excuse est dans la condition essentiellement dépendante où la tient le despotisme des chefs de l'État. Elle aussi est esclave, et certes on ne reconnaît que trop bien sur son front le signe de la servitude.

Les empereurs, qui exercent sur le culte national une autorité si jalouse et si exclusive, savent fort bien se montrer tolérants envers les croyances qui, disséminées dans les vastes domaines, ne peuvent porter ombrage à leur omnipotence. Si les catholiques polonais et les ruthéniens sont persécutés par l'empereur Nicolas, c'est que la politique absorbante du gouvernement russe le veut ainsi. De la part de l'autocrate, ce n'est point fanatisme, c'est système. Ce qui le prouve, c'est l'indulgence ou plutôt l'indifférence que témoigne le pouvoir aux sectes nombreuses, mais insignifiantes par leur faiblesse, que la guerre ou les migrations ont dispersées sur la surface de l'empire russe. Les habitants de la Grande Principauté de Finlande sont luthériens. Dans l'empire même, on compte près de douze cent mille Arméniens, Grecs ou Grégoriens et quelques Arméniens-unis; environ deux millions six cent mille catholiques, en observant toutefois que les Grecs-unis, au nombre de quinze cent mille *), ont abandonné la communion en 1839; un million et demi de protestants; un million et quelques cent mille Juifs; deux millions de mahométans; trois ou quatre cent mille lamaïtes,

*) Ce nombre est de 2,000,000, plus ou moins (voy. la note n° 5). P. B.

dont soixante-cinq mille en Europe ; enfin six ou sept cent mille chamanites et quelques milliers de ghèbres. Toutes ces sectes vivent parfaitement tranquilles sur le territoire moscovite *); mais cette sécurité, elles ne la doivent qu'à la nullité de leur influence. Quand la politique exigera qu'elles disparaissent, elles souffriront. Jusque-là on les tolérera sans prendre garde à elles (8).

V.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(1) L'émigration polonaise adressait déjà en 1833 ses plaintes à l'Europe civilisée sur la manière dont la presse allemande sert les intérêts du czar. Nous donnons à l'appui de cette assertion l'extrait du prospectus d'un ouvrage publié par une société de littérateurs polonais, et intitulé *Souvenirs de la Pologne*, qui avait pour but de cimenter l'union de la Pologne avec les nations libres et civilisées.... Les choses n'ont fait qu'empirer depuis, il est donc clair qu'ainsi abusée l'Europe ne peut avoir que des idées erronées sur notre malheureuse patrie.

*) Les juifs de Pologne ont été récemment persécutés par Nicolas. On aperçoit encore ici le doigt de la politique, et non l'action des préjugés religieux.

Voilà ce qu'on disait il y a douze ans à ce sujet :

« Depuis que la censure allemande est exercée dans toute sa rigueur, les articles sur la Pologne et les nouvelles de ce pays sont rédigés avec une extrême négligence et remplis de fausses données. — La *Gazette d'État de Berlin* fournit de longs articles tirés des journaux russes et de ceux de Varsovie. Tantôt elle fait la description des bals et des fêtes qu'on force les Polonais à donner à Paszkiewicz, tantôt elle publie les *grâces* accordées par le Czar, en énumérant les pensions payées à des officiers de notre ancienne armée, pensions qui ne sont souvent que la dixième partie de ce qu'elles étaient précédemment, et bien inférieures à ce qui leur est dû de la caisse d'épargne, leur propriété, actuellement confisquée *de fait ;* enfin, elle nie complétement les actes multipliés et malheureusement trop vrais de la barbarie de nos oppresseurs. — La *Gazette d'Augsbourg* (*Allgemeine Zeitung*), depuis la chute de la *Gazette universelle de Stuttgard,* n'insère plus rien en faveur des Polonais : au contraire, sous le masque de l'impartialité, elle donne des articles qu'elle dit recevoir de Pologne, mais qui sont en réalité fabriqués en Allemagne par la diplomatie russe. On tâche de fausser l'esprit des Allemands par des raisonnements entortillés et sophistiques. On fait semblant de vouloir tout concilier, en montrant les vaincus sous l'aspect le plus désavantageux. Quant au *Correspondant de Hambourg*, il est connu depuis longtemps pour être à la solde de la

Russie. La *Gazette du Danube et du Necker*, qui insérait les meilleurs articles sur la Pologne, vient de cesser. *Le Mercure de Souabe* et la *Gazette de Nüremberg*, celle de *Spire* et la *Neckar-Zeitung*, insèrent parfois des nouvelles de Pologne, mais incomplètes et sans suite. Pour les journaux de Francfort, ce sont nos ennemis jurés. Le *Journal français de Francfort*, par exemple, en parlant de l'amendement de M. Bignon, envisageait notre question sous sa face philanthropique et morale, indépendante de la politique. Heureusement que ces feuilles ne sont point l'expression de l'opinion des habitants.— Il en est de même de la *Gazette de Leipzig*, qui certes ne rend pas non plus l'opinion de cette ville noble et patriotique. Cette feuille soutenait que l'intérêt porté aux Polonais a diminué depuis qu'ils ont publié les dernières discussions de la diète en Pologne, etc. Cependant l'intérêt des Allemands ne diminue point, parce que les Polonais ont franchement éclairci ces moments de leur agonie que les horribles procédés de la Prusse ont amenés. Un autre journal de Leipzig (*Blätter für lit. Unterhaltung*) réfute victorieusement cette assertion, en donnant l'analyse de l'ouvrage de Spacier, où il fait les plus grands éloges de notre révolution, et dit entre autres : « Nous avons besoin de l'histoire polonaise, comme les Grecs des chants de Tyrtée, pour ranimer et fortifier notre esprit ; l'histoire polonaise est un chant européen. » Il ajoute : « Nous autres Allemands, condamnés à ne pouvoir faire de l'histoire,

nous avons au moins l'honneur de voir publier ces détails par un Allemand qui en a le premier rassemblé les faits, etc. » — Les petits journaux, tels que les *Feuilles Populaires* (*Volksblatt*), les *Feuilles Villageoises* (*Dorfblatt*), qui ne sont pas quotidiens, mais qui se publient en grand nombre en Allemagne, quoiqu'ils soient tous portés pour notre cause, répètent sur la Pologne, faute de mieux, ce que disent les autres journaux. Cependant nous devons faire observer que le *Journal de Plauen* (Saxe), *l'Esprit du Siècle* (*Zeitgeist*) de Carlsruhe, *l'Habitant de la Forêt-Noire* (*Schwarzwälder*), donnent généralement sur la Pologne des nouvelles plus exactes. — Quant à *l'Observateur Autrichien* et à tous les journaux des gouvernements allemands presque sans exception, on sait assez qu'ils n'insèrent que ce qui est au détriment de notre cause.

« Il est donc évident que le public allemand est très-imparfaitement instruit de l'état actuel et des affaires de la Pologne. — Il en est de même du public en France. Les journaux français manquent de correspondances suivies et bien organisées; ils sont souvent réduits à répéter sur la Pologne, et la plupart du temps sans aucune critique, le dire des journaux allemands. »

(2) La Bohême, depuis l'époque de notre révolution de 1831, commence à se réveiller de sa léthargie de plusieurs siècles; ce sont les savants et les hommes de lettres qui sont à la tête du mouvement, qui se com-

munique aussi aux classes inférieures et entraîne la noblesse même! Ce mouvement anti-allemand est secondé par le czar et son penslavisme. Des émissaires russes pullulent dans ces parages. Malheureusement beaucoup de Bohêmes, et jusqu'aux femmes de ce pays, sont dupes de ces menées! De belles promesses et, en attendant mieux, des croix russes et des tabatières *enguirlandent*, comme dit M. de Custine, beaucoup de ces savants qui, sans s'en douter, rêvent toujours à l'allemande, tout en faisant du slavisme! Malheur à la Bohême si elle donne dans le piége! Elle se tromperait fort en changeant de maître, ce serait tomber de Carybde en Scylla! — C'est encore la religion catholique qui vient de la sauver cette fois-ci. On sait que le czar souhaitait ardemment d'unir sa fille à l'archiduc Étienne, espèce de vice-roi de Bohême; il promettait une cour slave à Prague, beaucoup de somptuosités et de richesses; cette perspective souriait aux Bohêmes! Mais les difficultés religieuses ont tout rompu, malgré M. de Metternich *lui-même*, qui, par son amour pour le despotisme, se serait laissé prendre au piége!

(3) On sait de quelle manière dans ces derniers temps la Hongrie et surtout sa population magiare travaille au développement des libertés constitutionnelles et des idées occidentales. Il est extraordinaire qu'elle ait, en si peu de temps, pu faire de si grands progrès, et se mettre presque d'emblée à la hauteur des autres na-

tions policées de l'Europe ! Non-seulement l'industrie, le commerce, les nouvelles inventions y font des pas de géant, mais encore les assemblées politiques y traitent les questions les plus avancées, et introduisent des institutions qui feraient honneur aux pays les plus civilisés. Ici encore, le czar avec son penslavisme et l'Autriche avec ses doctrines arriérées, tâchent de paralyser les travaux bienfaisants des Magiares. Ils sont secondés dans leurs efforts par la partie slave de la population hongroise qui, dans son ignorance et ses préjugés nationaux, préfère les séductions perfides de la Russie et la protection apparente de l'Autriche, aux bienfaits de la civilisation qui lui sont offerts par les Magiares, ses anciens vainqueurs, habitant depuis des siècles le même sol qu'elle, — aujourd'hui ses frères !

(4) Nous avons vu ce que la Serbie a fait dans ces dernières années. Malgré la Turquie, la Russie et l'Autriche, elle est devenue presque indépendante ! Ce sont encore les deux puissances ci-dessus nommées qui soutiennent constamment l'anarchie par leurs intrigues, dans ce petit pays, en protégeant les prétentions des Obrenowitz, chassés par le peuple serbien ! — Les autres provinces danubiennes ne demanderaient pas mieux que de se rendre indépendantes ; mais ce n'est pas chose facile : là où il y a tant d'ennemis à vaincre, — et où tant d'intrigues s'efforcent d'embrouiller les questions ; — dans des contrées où il paraît que les

diplomates de tous les partis de l'Europe se sont donné rendez-vous, pour agir en divers sens. C'est encore le penslavisme czarien qui est, sans contredit, le plus dangereux de tous pour ces populations ; plus funeste même que le joug ottoman !

(5) Nous ajoutons ici quelques éclaircissements sur les populations qui habitent la Pologne, quant à leur nombre, leur nationalité primitive et leur religion. Cette question, comme tout ce qui a rapport à notre malheureuse patrie, est aussi très-embrouillée et présentée aux yeux de l'Europe sous un jour complétement faux. Non-seulement la duplicité du czarisme, mais aussi les travaux des érudits y ont contribué. Parmi ces derniers, il en est qui, de bonne foi, mais induits en erreur, falsifient les faits, malgré un travail assidu, comme par exemple plusieurs savants bohêmes et allemands, et entre autres le célèbre *Szafarzyk*. Il en est d'autres, comme plusieurs écrivains français qui, après avoir saisi quelques dates et quelques notions éparses, en composent un tout, plutôt romanesque qu'effectif, et notamment *M. Cyprien Robert* dans son *Monde greco-slave* *), qui est véritablement un monde de sa façon ! Nous engagerions ces écrivains à mieux étudier nos annales, et elles les guideront plus sûrement dans leurs recherches et dans leurs inductions. M. Robert fait un songe creux en rêvant une

*) Voy. la *Revue des Deux-Mondes*, 1844.

prétendue unité greco-slave ! Il veut nous unir et nous assimiler, nous Polonais, aux Grecs, et ceux-ci nous sont aussi étrangers, sous tous les rapports, que les habitants de l'Islande le sont aux Français ! — L'origine des erreurs commises par ces écrivains prend, pour la plupart, sa source dans ce qu'ils admettent le partage de la Pologne comme un fait accompli sans retour, et en ce qu'ils reçoivent de bonne foi les données présentées par les trois gouvernements copartageants. Ces derniers voudraient naturellement de toute manière et surtout statistiquement prouver qu'il n'y a plus qu'un petit nombre de Polonais. C'est ainsi que le czarisme voudrait faire accroire, ce qu'il a déjà persuadé en partie aux savants allemands et bohémes : que le Bug fait frontière entre la Pologne et la Russie, tandis que le Borysthène et la Dzwina en sont les véritables limites ; que les langues ruthénienne et moscovite ne font qu'une ? ! C'est ainsi que le gouvernement prussien voudrait faire passer les États de la Prusse royale (province polonaise) et de la Prusse ducale (duché tributaire de la Pologne) pour de l'Allemagne ; tandis que les deux tiers des habitants de ces pays sont Polonais ou Lithuaniens ; mais pauvres, mais opprimés par la partie riche de la population allemande qui s'y est implantée à la suite des chevaliers teutoniques, imprudemment introduits dans ces contrées par les princes polonais de la Masovie. Maintenant cette population allemande est la seule qui jouisse des droits

politiques, au détriment de la majorité indigène!... C'est encore dans le même principe que le gouvernement prussien, pour faire croire qu'il n'y a un tiers d'Allemands dans le grand-duché de Posen, et pour pouvoir agir d'après cette base, incorpore dans ce nombre les juifs qui sont établis dans cette partie de la Pologne depuis des siècles. — L'Autriche même veut faire passer Léopol (Lwów), capitale de la Gallicie d'aujourd'hui, et ancien chef-lieu du Palatinat polonais appelé *Palatinat russien*, pour une ville allemande, en la baptisant du nom de Lemberg et à l'aide de quelques tailleurs et de quelques cordonniers de Vienne, d'une garnison et des employés autrichiens qu'elle y a introduits.

Les tableaux statistiques de ces trois empires ne méritent donc *aucune foi;* ils ne doivent, au contraire, inspirer que de la méfiance aux amis de la vérité *)! Nous avons été obligé nous-même, faute de mieux, de nous en tenir à ces tableaux statistiques, en admettant le nombre de 5,000,000 pour désigner les Polonais (de race ruthénienne) qui furent forcés de passer au schisme, c'est-à-dire 3,000,000 pour les victimes des premières persécutions, antérieures au règne de Nicolas, et de 2,000,000 pour celles de la dernière. Mais nous ne saurions garantir ce chiffre, donné approxi-

*) Qui veut se convaincre de ce que sont les employés russes, et jusqu'à quel point leurs ouvrages peuvent être exacts et véridiques, n'a qu'à lire un livre nouvellement publié par *un homme d'État russe : La Russie en 1844. Système de sa législation, de son administration et de sa politique en 1844.*

mativement. Il est des auteurs, et entre autres ce même Nonce Godebski, qui font monter à 6,000,000 les âmes arrachées à l'église catholique. Nous ne parlons que de 5 milions en nous tenant à la moyenne et à l'opinion généralement reçue, quoiqu'il soit très-probable que le gouvernement, toujours porté à diminuer le nombre de ses sujets réputés rebelles, en dérobe une grande partie aux yeux de l'Europe. Voilà pourquoi aussi on ne saurait ajouter foi aux tableaux statistiques quant à la population *moscovite* de la Russie. On compte généralement 35,000,000 de Moscovites ou Grand-Russes. Il nous parait que ce nombre est fortement exagéré, et que ce n'est que par la transposition préméditée des nombres, pour en imposer à l'Europe, que ces millions se sont ainsi accrus *). On ne s'est jamais donné la peine de débrouiller le nombre de Lithuaniens et de Lettons, qui monte à plusieurs millions, tant sous l'autorité du czar que sous celle du roi de Prusse, et certes, ceux-ci ne sont ni Russes ni Allemands! — Quant aux Allemands, on ne peut regarder comme tels ces habitants des villes polonaises qui y ont afflué depuis le douzième siècle et

*) Le fait est que les Polonais pur sang se comptaient par millions depuis des siècles, tandis que les Moscovites pur sang sous le joug tartare étaient peu nombreux, il n'y a pas longtemps! Comment donc les premiers ne seraient-ils aujourd'hui qu'au nombre de 9 millions, plus ou moins, et les seconds de 35 millions?!... Nous livrons cette remarque à la méditation impartiale de MM. les érudits allemands...

surtout dans le quatorzième, sous le règne de Casimir-le-Grand, et qui sont devenus Polonais par leurs sentiments depuis un temps immémorial. Les habitants de Varsovie, Cracovie, Thorn et Dantzig même, l'ont montré dans toutes nos commotions politiques; et aujourd'hui l'émigration polonaise compte plus d'un dixième de noms allemands. — On admet généralement qu'il y a à peu près 2,000,000 de Polonais sous le sceptre prussien, tandis que ce nombre avec les Lithuaniens, sans compter les juifs polonais, excède certainement 3,500,000. Et toute cette population n'a eu que six députés à Berlin, à la réunion des comités des États, tandis que la population allemande, composée d'environ 10,000,000, en a eu quatre-vingt-dix !... Y a-t-il équité et justice *) ? ! Dans les statistiques prussiennes, non-seulement les juifs polonais, mais les Polonais pur sang de la religion réformée sont inscrits comme Allemands **) !

*) Parmi ces quatre-vingt-seize membres, il n'y a eu que six noms polonais et pas un seul lithuanien ! Et parmi ces six noms figure encore le prince Radziwiłł, dont la mère est une princesse de Prusse ! . . .

**) Voilà de quelle manière les Prussiens s'y prennent pour germaniser les Polonais. La diète de Posen de cette année a adressé une pétition au Roi (voy. le nº 25 du *Journal de la diète*, publié avec la *Gazette polonaise de Posen*) en lui annonçant le fait suivant et le priant de défendre de pareils procédés. Un Polonais, interpellé par la municipalité d'une petite ville du grand duché de Posen, déclara ne point savoir l'allemand; cependant,

C'est donc par de pareils moyens d'escamotage politique qu'on est parvenu à faire accroire en Europe qu'il n'y a de Pologne que ce petit pays que le Congrès de Vienne a baptisé du nom de Royaume, et qu'il n'y a en tout que 9 millions de Polonais environ ; tandis que les frontières de la Pologne s'étendent depuis la Baltique jusqu'aux monts Carpathes, depuis la Silésie (dont la plus grande partie est peuplée par la race polonaise) jusqu'à la Dzwina et le Dniéper *).

Quant à la population, elle se compose de :

9,047,800 de catholiques, qui sont de race masovienne, lithuanienne et prussienne, épars dans toute la Pologne, ainsi que de la race allemande, établie depuis des siècles aux bords de la Baltique et dans quelques villes de l'intérieur.

1,937,600 de Grecs-unis, en Galicie, de la race ruthénienne.

lorsque dans le cours de l'enquête il fut découvert qu'il possédait une connaissance quelconque de cette langue, le tribunal ci-dessus nommé le condamna à la peine de dix coups de bâton, pour n'avoir pas avoué le fait ; laissant à l'assesseur délégué à cet effet le soin de faire exécuter la sentence. Ce délégué, considérant : que l'homme chargé de l'exécution de pareils décrets, malade pour le moment, était d'une force peu commune, imagina d'augmenter le nombre des coups jusqu'à quinze, vu qu'ils allaient être administrés par une main moins habile. Ce qui fut aussitôt exécuté.

*) Le Congrès de Vienne a même reconnu ces frontières (voy. son Histoire par Flassant).

2,016,980 de Grecs-unis, sous le sceptre des czars, en Lithuanie, dans les palatinats ruthéniens et dans le royaume de Pologne, forcés en grande partie par Nicolas à abjurer leur foi. — Ceux du royaume (200,000) ne le sont pas de fait jusqu'ici, mais tout porte à craindre que la même persécution les atteindra. Ces deux millions sont tous de race ruthénienne, comme ceux de la Galicie, et non de race moscovite.

4,258,300 de Grecs schismatiques soit Grecs-unis forcés d'abjurer leur foi déjà sous Catherine et Paul. Il y en a qui n'ont jamais accepté l'Union, mais le nombre n'en excède pas un million. — Ils sont tous aussi de race ruthénienne.

2,300,000 de Juifs. Si ceux-ci ne peuvent être considérés comme Polonais, quoiqu'ils aient trouvé, encore dans le onzième siècle, l'hospitalité chez nous, lorsqu'ils étaient persécutés et pourchassés dans toute l'Europe, on ne peut guère non plus les envisager comme Autrichiens, Prussiens ou Russes *) !

*) Pour prouver comme il est erroné de juger de la nationalité d'après la religion et la race primitive, nous citerons ici quelques faits : Nous avions beaucoup de juifs dans l'armée du duché de Varsovie, et dernièrement, en 1831, un escadron formé par eux volontairement ; il y a une masse de noms allemands, même

L'hospitalité est jusqu'à présent refusée aux juifs dans les provinces russes-moscovites; ils ne peuvent habiter que dans les provinces ruthéniennes et la Lithuanie.

2,602,900 Protestants. Ceux-ci se composent de Polonais qui ont embrassé ce culte lors de la Réformation; des habitants de la Courlande, race allemande et lettone; des descendants des Allemands établis bien avant le partage de la Pologne dans les villes et les campagnes; et enfin de quelques milliers de nouveaux colons introduits depuis le partage, pour la plupart par les soins du gouvernement prussien, pour nous germaniser. Les deux tiers de cette population sont de vrais et bons Polonais, malgré leur origine.

240,000 de Filipons ou *vieux-croyants*. Ceux-ci sont de vraie race moscovite, espèces de réfugiés. Ils ont trouvé dans l'ancienne Pologne, partie du royaume actuel, un asile contre la persécution des czars, et ils se sont montrés bien ingrats pendant notre deruière guerre!

parmi nos officiers supérieurs, qui partagent notre émigration; et à présent un Polonais grec-schismatique, citoyen du grand-duché de Posen, M. Zupanski, libraire à Posen, a été en butte à des persécutions moscovites et prussiennes, comme soupçonné de patriotisme polonais!

14,700 de Mennonistes, race allemande, agriculteurs habitant les bords de la Vistule. Ceux-ci ont gardé leurs coutumes; ils étaient libres du service militaire, et ils ne s'occupent pas de politique.

5,000 de Mahométans, Tartares colonisés en Pologne depuis des siècles. Espèces de réfugiés turcs, très-attachés à la cause polonaise. — Les rois de Pologne avaient anciennement des régiments de *hulans* ou lanciers, composés de ces Tartares; et dernièrement, en 1812, Napoléon en forma un escadron, dit de Mameluks, qui ne l'a pas plus abandonnné que toute l'armée polonaise du duché de Varsovie. Total:

22,000,000 plus ou moins.

Telle est la vraie population polonaise; et voilà sur quelle base, ceux qui veulent s'occuper de notre question sous le rapport politique, doivent s'appuyer; autrement, ils tomberont dans des erreurs et leurs déductions ne pourront être que fausses!

Nous renouvelons ici la protestation que nous ne cessons de porter à la connaissance de l'Europe en chaque occasion: que notre patrie n'est pas ce pays de 4 millions, c'est-à-dire ce petit royaume de Pologne que le Congrès de Vienne, en nous partageant pour la quatrième fois, a créé, mais que c'est cette grande

nation de 22 millions d'habitants, compris dans nos anciennes frontières entre les Carpathes et la Baltique, l'Oder, la Dzwina et le Borysthène, frontière qui subsistait avant le premier partage de 1772 et qui date de dix siècles!

Pour être vrai, on devrait envisager la Pologne comme composée de trois races principales : la masovienne, la ruthénienne et la lithuanienne. C'est ainsi que le peuple s'envisage, car il appelle *Mazury* tous les habitants qui, depuis Kœnigsberg (capitale de la Prusse ducale) jusqu'à la Hongrie, peuplent l'occident de la Pologne; *Russini*, ceux qui occupent les provinces du midi; et *Litwini*, ceux qui peuplent les provinces du nord. Ici, comme dans bien des cas, le peuple juge bien plus juste que beaucoup de savants et de gouvernements!....

(6) On sait que les Grecs du royaume de ce nom ont, à la suite de leur dernière révolution, rompu tout lien avec le czarisme sous le rapport religieux, et on se rappelle les débats qui ont eu lieu à cet égard pendant la rédaction de la constitution grecque, ainsi que les intrigues russes qui ont échoué. Les papiers publics nous donnent, de temps en temps, des détails sur les menées czariennes à Constantinople et en Arménie, qui ont pour but de conquérir la suprématie religieuse sur les patriarches de ces contrées, tant grecs qu'arméniens-schismatiques.

(7) Nous conseillons à ceux qui voudraient traiter à fond les questions slaves et notamment la question polonaise, de consulter les ouvrages, comme ceux de Rulhiere, Ferrand, Maltebrun, parmi les français; Szafarzyk, Kopitar, Rottech, Spacier, Jordan, parmi les bohêmes et les allemands; Swiencki, Lelewel, Plater, Słowaczynski, Chodzko, Wrotnowski, Pietkiewicz, Sołtyk, Mierosławski et beaucoup d'autres, parmi les polonais. Ceux-ci sont traduits pour la plupart en français et en allemand, et plusieurs d'eux ont publié des ouvrages français. L'émigration polonaise a aussi fait paraître une masse d'écrits qui, pour les détails, jettent de grandes lumières sur cette question.

(8) A l'appui de ce que dit l'auteur des *Mystères de la Russie*, nous rappelons que dans les derniers temps le protestantisme dans les provinces allemandes a été persécuté par le czar, aussi bien que le catholicisme; les journaux allemands même s'en sont plaints amèrement. On sait que les enfants issus d'un mariage mixte doivent être élevés dans la religion moscovite. L'ukase sur ce point est exécuté dans toute la rigueur et avec une exactitude qui serait ridicule, si elle n'était cruelle! Un gentilhomme polonais, M. B....., de la religion réformée calviniste et dont la femme est catholique, est forcé d'élever ses enfants dans le rit grec-moscovite!— Ce fait bien extraordinaire a lieu dans un des palatinats ruthéniens!

Nous reproduisons encore trois articles de journaux, pour rappeler la manière dont le czar envisage et traite les catholiques et les juifs.

Extrait du Journal des Débats, *du* 20 *décembre* 1844.

« On écrit de Brody (Galicie d'Autriche), le 25 novembre :

« M. Hołowinski, jeune professeur très-distingué de l'université de Kiew, qui a été fermée, comme on le sait, à cause de son esprit de réaction contre le système politique de l'empereur, vient d'être nommé recteur du séminaire catholique de Pétersbourg. C'est là que, d'après de nouvelles ordonnances tendant toujours à détruire la nationalité et la foi de la Pologne, chaque prêtre doit recevoir l'instruction théologique. Lorsque M. Hołowinski eut pris possession de sa chaire, l'empereur vint visiter l'établissement, le félicita d'avoir été promu à son âge à un poste aussi important, et lui dit, en présence des élèves rassemblés : Moi aussi, je le déclare, je suis catholique... grec ; je ne suis point l'ennemi des catholiques latins. Mais, ajouta-t-il en portant la main sur sa poitrine et en prononçant sur le ton solennel d'un serment ces paroles : Je ne tolèrerai les catholiques latins qu'à la condition qu'ils ne reconnaîtront d'autre suprématie que la mienne et qu'ils ne communiqueront plus avec Rome.

« Le R. P. Sierotsinski, religieux basilien, dont l'ordre entier a été condamné au bannissement ou à la

prison, expiait à Tobolsk le crime d'être resté fidèle à l'Église et à sa patrie. Comme il trouva dans cette ville beaucoup de Polonais, il se mit à exercer au milieu d'eux son saint ministère. Dans ses exhortations, il s'efforçait surtout de les prémunir et de les éclairer contre les piéges que la police russe ne cesse de leur tendre pour les entraîner au schisme. Il fut dénoncé, et le gouverneur le condamna à recevoir *cinq mille* coups de knout. Il supporta, sans pousser une plainte, quelques centaines de coups, et alors on s'aperçut qu'on ne frappait plus.... qu'un cadavre! »

Extrait du supplément de la Gazette Universelle d'Augsbourg (*n°* 87, 28 *mars* 1845).

Position de l'Église catholique sous la domination russe.

« Les notices suivantes, écrites vers le mois d'octobre de l'année passée (dit la rédaction des feuilles politiques et historiques de Munich, dans une de ses dernières livraisons), nous sont parvenues des mains d'un individu qui connaît la vérité pour l'avoir vue, et qui veut la dire. Nous les livrons avec la même nudité d'ornements avec laquelle elles ont été écrites, et nous en pouvons garantir l'authenticité. Le tableau suivant, tracé avec des traits simples et en partie peu connus, ne nécessite aucun commentaire.

« On a aboli tacitement, depuis environ cinq mois, six séminaires qui contenaient près de 150 sémina-

ristes, savoir : ceux d'Ołyka, de Krasław, de Białystok, de Zwinogród, de Mohilew et le séminaire succursal des missionnaires de Wilna *). Le diocèse de Mohilew comprend toute l'ancienne monarchie russe proprement dite, une partie des provinces polonaises, même la Sibérie et les deux capitales de Pétersbourg et de Moscou. On lui a ôté son séminaire à l'heure qu'il est. Cet évêché, dont la population catholique est sensiblement accrue par les exportations en Sibérie, possède des paroisses d'énorme étendue, par exemple celle de Nerczynsk, qui occupe un espace de 200 milles d'Allemagne d'un côté et 170 de l'autre. Les provinces nouvellement conquises et les troupes qui y sont disséminées font aussi partie de ce diocèse privé de son évêque. Il n'y a dans toute la monarchie d'évêque diocésain que celui de Łuck-Zytomierz, Piwnicki; puis trois évêques *in partibus*, savoir : le prince Gedroyć, Liwinski et Dmochowski. Ce dernier est directeur du collége catholique de Saint-Pétersbourg.

« Toutes les affaires spirituelles sont sous la dépendance du ministre des cultes, et particulièrement sous celle du conseiller d'État Skrypnin, chef du département catholique. Ce collége se borne la plupart du temps à faire parvenir les ordres du ministre aux consistoires diocésains qui tiennent la place des évêques.

« C'est par cette voie que ceux-ci reçoivent tous les

*) Toutes ces villes se trouvent en Pologne.

ukases concernant les points essentiels de la foi. Par exemple, la défense faite à tous les prêtres de confesser ou d'administrer les sacrements à d'autres fidèles qu'à ceux de leurs paroisses, excepté à l'article de la mort, ou bien encore si, étant étrangers, ils sont munis d'un passeport ou d'une permission spéciale de leur propre curé. Cet ukase subsiste encore dans toute sa vigueur, et fournit chaque jour de nouvelles armes contre le clergé. Sa principale violence consiste à priver de la confession les Grecs-unis restés fermes dans leur foi. On voit par là beaucoup de fidèles sans aucun secours ecclésiastique et trop faibles pour supporter cette privation, après une hésitation de plusieurs années, se jeter dans le sein de l'Église russe. Cependant ce ne sont pas seulement les Grecs-unis qu'on inquiète, mais encore les catholiques-latins, qui, baptisés dans des églises grecques-unies depuis plus de cinquante ans, et avant le schisme opéré par l'impératrice Catherine, n'ont cessé depuis ce temps de fréquenter les églises catholiques-latines. Par suite des recherches faites par les prêtres schismatiques dans les vieux livres d'église, ces mêmes individus sont retranchés de la liste des catholiques-latins et inscrits sur les registres des premiers, au mépris d'un ukase qui défend cet abus volontaire. Les curés catholiques-romains ont trop peu de puissance pour résister aux persécutions des prêtres grecs qui habitent leurs paroisses. La soumission des consistoires catholiques envers les évêques russes est notoire.

C'est ainsi nommément que le chanoine Rawa conclut un accord particulier avec l'évêque Zubko (apostat), en vertu duquel les consistoires russes ne devaient réclamer que les catholiques-latins, qui, grecs d'origine, avaient adopté le rit catholique après 1795. Ceux cependant qui avaient passé avant cette époque ne devaient pas être inquiétés. Cet arrangement acquit, pour tous les diocèses et consistoires, force de loi, et en vertu de celle-ci, le clergé voyait chaque jour la jalousie des popes russes lui enlever ses ouailles, sans qu'il pût réclamer. Et cependant toutes les lois assurent la liberté de conscience ! Ce même chanoine Rawa vient d'être nommé administrateur de l'évêché de Minsk.

« D'après les nouveaux règlements, l'académie catholique est entièrement indépendante de l'évêque ; sa direction immédiate est confiée au ministre des cultes. L'évêque ne peut avoir d'influence, ni sur la méthode d'enseignement, ni sur la réception des séminaristes. Toutes ces particularités sont abandonnées au conseil académique, qui, de son côté, dépend entièrement du ministre. Ce conseil se compose de catholiques professeurs de théologie, et de Greco-russes qui enseignent la philosophie et l'histoire. Un recteur, deux professeurs ecclésiastiques et deux professeurs grecs-russes décident entre eux si les élèves peuvent être reçus et s'ils sont capables de suivre la carrière ecclésiastique. Le professeur de littérature russe, les remplaçants en théologie, qui sont prêtres aussi, n'ont point voix au

conseil. Il arrive souvent que M. Kuterga, professeur d'histoire universelle et d'histoire à l'académie de Saint-Pétersbourg, attaque dans ses discours l'Église catholique et les Saints-Pères, sans encourir de blâme. Cette académie doit servir de modèle aux quatre autres séminaires, et c'est à son instar qu'ils ont été créés, malgré les représentations de l'évêque diocésain Piwnicki, du prince Giedroic et de Liwinski, évêques *in partibus*. On n'a pas répondu à leurs requêtes.

« Plusieurs couvents ont été abolis depuis peu, par exemple celui des carmes de Wilna, célèbre dans tout le pays par son église contenant l'image miraculeuse de Notre-Dame d'*Ostrabrama;* puis, dans la même ville, le cloître des Missionnaires, celui des Dominicains et celui des Franciscains; enfin le couvent des Dominicains de Lubiaszki. On fit disparaître toutes les imprimeries appartenant aux couvents, les presses furent vendues et le produit de cette vente employé à décorer des cathédrales. Finalement, il est défendu de faire paraître dans toute l'étendue de l'empire d'autres livres religieux que ceux qu'imprime l'académie de Saint-Pétersbourg.

« Il est connu qu'on a dépouillé le clergé de tous ses revenus ordinaires, et, en particulier, des dîmes, des biens-fonds et de tous les capitaux qu'il possédait. Maintenant on vient de lui ôter son casuel, qui consistait dans le privilége de louer les bâtiments appartenant aux paroisses, et dans celui de recevoir certaines

redevances annuelles. Ceux du diocèse de Wilna revenaient à 11,000 roubles en argent, l'évêché de Kamieniec en comptait 1300. Tous ceux de l'ordre de Saint-Basile, ainsi que les *Basiliens*, qui voulurent rester fidèles à leur foi, furent disséminés dans des cloîtres schismatiques. Les prêtres séculiers du rit grec-uni furent contraints à remplir les plus bas services dans les églises russes. L'abbé Szczyt, un des plus puissants supports du clergé catholique, fut envoyé à Orenbourg, et cinq prêtres latins exilés à Nerczynsk (frontières de la Chine). Plusieurs autres envoyés à Jénisseik, Irkutsk et les colonies sibériennes. Un de ceux qui se trouvent aujourd'hui à Tobolsk a été prieur d'un couvent de Wilna pendant vingt ans. Il est défendu d'élire des supérieurs dans les cloîtres qui se trouvent sous la direction immédiate de visiteurs laïques; toute espèce d'enseignement religieux est interdit dans ces couvents. Le noviciat est fermé. Ceux mêmes qui pouvaient satisfaire à toutes les conditions des lois russes, comme noblesse d'origine, fortune indépendante, etc., n'ont pu atteindre leur but. Quelques novices ont été chassés, d'autres attendent en vain, depuis de longues années, la permission de prononcer leurs vœux. Il est sévèrement défendu de bâtir de nouvelles chapelles ou même d'améliorer l'état des anciennes, ainsi que d'ériger des croix, des statues de saints, etc. Le clergé séculier languit dans la plus extrême misère et se voit forcé de mendier, car les pensions que leur accorde le gouver-

nement russe leur sont très-irrégulièrement payées. Mais le coup le plus rude appliqué à la religion, c'est la déportation en masse des familles polonaises catholiques de la petite noblesse dite *Odnoworce*, dans les steppes de la Russie méridionale, et particulièrement dans le gouvernement d'Ickaterinostaw. On use de cette mesure dans les gouvernements de Podolie, de Wolhynie, de Wilna, de Kijow, de Grodno, etc. *) Les *Odnoworces* forment la majeure partie de la noblesse catholico-polonaise, et sont maintenant privés de leurs titres par le gouvernement russe, parce qu'ils ne possédaient pas de biens de terres. Plusieurs milliers de ces malheureux sont déjà déportés et ne jouissent pas du moindre secours religieux. Cette mesure s'étend sévèrement sur tous, sans égard pour l'âge, le sexe et l'infirmité. Des vieillards octogénaires et de faibles femmes sont forcés de faire à pied cet incroyable voyage, sans autre secours pécuniaire que celui qu'ils mendient sur leur route. Chacun d'eux est dans l'ignorance de son sort futur. On les force de partir sans délai, et on ne leur laisse pas même le temps de vendre leur mobilier et de recevoir les sacrements, dont ils sont privés tout le reste de leur vie, car on ne trouve dans les pays où on les transporte aucun prêtre catholique. Celui qui demeure le plus près de ces colonies, en est éloigné de 270 werstes (54 lieues). C'est

*) C'est-à-dire dans les provinces lithuaniennes et ruthéniennes.

de plus un Allemand auquel les langues slaves sont inconnues. Parmi les déportés on compte beaucoup de couples fiancés qui, privés de curé, et n'ayant pas la possibilité de faire publier les bans, ne peuvent pas recevoir la bénédiction nuptiale.»

Du 15 *décembre* 1843.

« Nous lisons dans le dernier numéro de la *Gazette de Leipzig* :

« Des frontières de la Russie.

« On sait que l'empereur a ordonné par un ukase, que tous les Israélites habitant les frontières autrichiennes seraient transportés dans l'intérieur de la Russie. L'empereur leur a assigné sept provinces pour résidence; toutes les autres leur sont interdites. Il leur est également défendu d'émigrer à l'étranger. C'est en vain que plusieurs députations ont fait à Saint-Pétersbourg des remontrances à cet égard; c'est en vain que les employés russes eux-mêmes ont intercédé en faveur de ces malheureux : la volonté de l'empereur reste immuable, malgré les documents statistiques qu'on lui a soumis, et dont il résulte que sur cent contrebandiers il n'y a que cinq juifs, bien que le nombre des juifs dans ces provinces soit très-considérable. Enfin l'empereur, sourd à toutes les prières, à toutes les remontrances, a de nouveau ordonné qu'on arrachât incessamment les Israélites, au nombre de plusieurs centaines de mille, à leurs familles, à leurs foyers,

pour les transporter dans des pays inconnus, où ils sont sans aucune ressource et sans moyens d'existence.

« Qu'on se figure la consternation des victimes, consternation partagée par tous les catholiques et les protestants, qui mêlent leurs larmes à celles de leurs malheureux frères. Enfin, au moment où l'ukase devait être exécuté, les habitants de dix-neuf provinces (le journal allemand les désigne par leurs noms) ont déclaré d'un commun accord qu'ils mourraient, qu'ils tueraient leurs femmes et leurs enfants plutôt que de quitter les tombeaux de leurs pères. On a envoyé un exprès à l'empereur pour lui communiquer cette résolution désespérée. »

Extrait du n° 83 *de la* Gazette du grand-duché de Posen (10 *avril* 1845).

« *Nouvelles du Caucase.* — *Constantinople* (12 mars). Nos lecteurs voudront bien se rappeler une remarque de l'auteur des *Lettres d'un voyageur au bord de la mer Noire*, ainsi conçue : « Si les mauvais traitements et « les persécutions des missionnaires catholiques conti- « nuent sur le même pied, ils auront le même sort que « la mission évangélique de Bâle, qui, après des per- « sécutions de toutes espèces, vient de recevoir l'ordre « formel de se retirer de la Géorgie et des provinces « russes. » Cette prédiction vient de s'accomplir à la lettre. Tous les missionnaires qui habitaient ces provinces ont été chassés subitement et violemment du

pays. L'un d'eux est arrivé ici depuis peu ; il doit porter à Rome cette fâcheuse nouvelle ; le reste s'est arrêté à Trébizonde, en attendant les ordres de leurs supérieurs. Leur nombre montait à dix. C'étaient des capucins envoyés de Rome par la propagande. Leur supérieur habitait Tiflis. Déjà depuis plusieurs années, on les tourmentait, on les persécutait de diverses manières. On voulut les forcer plusieurs fois à signer des engagements portant qu'ils reconnaissaient le czar pour supérieur spirituel et temporel. Ils s'y opposèrent, car cela ne s'accordait pas avec leur devoir de prêtres catholiques. L'un d'eux cependant, Arménien d'origine, se soumit et reconnut la puissance de l'empereur, même dans les affaires ecclésiastiques. En récompense de son apostasie, il fut nommé supérieur des missionnaires. Mais Rome ne le confirma point dans cette dignité ; voilà pourquoi ces moines ne purent le reconnaître comme chef. Il y a quelques années, le père Tomaso mourut à Akaltsik (Iréméthie). Il avait amassé de grands biens pour la mission, à laquelle ils appartenaient naturellemeut, car le père Tomaso, comme moine, ne pouvait avoir aucune fortune, encore moins faire des legs quelconques. Malgré cela, le gouvernement russe fit proclamer après sa mort, que, si au bout de trois mois il ne se présentait aucun successeur, ces biens seraient confisqués, ce qui arriva en effet, malgré les protestations de tous les moines. Ils portèrent plainte en justice, mais perdirent leur procès

par toutes les trois instances d'Akaltsik. Ils en appelèrent cependant : la cour de cassation de Tiflis déclara leur cause juste et bonne, et même leur adjugea le remboursement des dommages-intérêts. Ce décret attendait la ratification du saint-synode gouvernant à Saint-Pétersbourg. Mais bien loin de là, les missionnaires reçoivent l'ordre subit de prêter serment aux trois points suivants : D'abord, qu'ils se soumettraient au consistoire de Mohilew ; puis, qu'ils resteraient sujets russes toute leur vie ; enfin, qu'ils ne reconnaîtraient aucun supérieur ecclésiastique au dehors, et n'entretiendraient aucune correspondance, même dans les affaires de conscience, avec l'étranger. Les moines ne purent et ne voulurent point se soumettre à ces ordres. Leur refus fut cause qu'on les chassa des terres russiennes subitement, violemment et sans autre forme de procès. Les soldats les arrachaient même des autels, au moins à ce que l'on assure. Il ne leur fut même pas permis de rester une heure de plus, de dire adieu, même d'un mot, à leur paroisse devenue orpheline, aux petits enfants dont ils avaient été les bienveillants instituteurs. Tous leurs pas furent strictement observés, avant qu'ils ne parvinssent aux frontières de la Turquie. Nous voyons ici la même politique que celle qu'on emploie en Pologne et dans toutes les provinces incorporées à l'empire russe.»

Les journaux allemands eux-mêmes enregistrent

mille nouveaux exemples de persécutions en Russie et en Pologne. Il serait trop long d'en faire l'énumération ; ce que nous avons cité sous le rapport religieux, suffit pour donner la clef de l'abominable système czarien, pour lequel tout moyen est bon quand il s'agit d'organiser cette unité despotique qu'il veut créer sous le nom de *penslavisme*, pour écraser un jour la liberté et la civilisation occidentales de l'Europe, seule barrière qui le retient et qu'il ne tend qu'à rompre !....

En terminant le récit de tant de maux et de cruautés exercées sur un peuple dont les souffrances font frémir toutes les fibres de nos cœurs, nous avons encore à demander au lecteur qui voudra bien parcourir ces pages, indulgence entière pour les fautes de langue qu'il y trouvera à chaque ligne. — Notre but n'a pas été de faire un livre remarquable par son style, mais d'exposer aux yeux des amis de la religion et de la justice un tableau dont la vérité n'ait pas besoin d'emprunter des fleurs à l'éloquence. Dans la conviction que la *vérité*, cet attribut de Dieu lui-même, suffit, nous avons rejeté le secours de mains plus habiles que la nôtre, mais qui, étrangères à la cause qui nous touche si fortement, n'auraient pu en rendre aussi fidèlement

les détails. Que la *vérité* frappe et touche les cœurs par son simple exposé, qu'elle nous gagne au moins l'avantage, que nulle tyrannie ne saurait enlever et que nous méritons à juste titre : celui d'animer d'une noble indignation toutes les âmes vertueuses et de les faire prier pour que Dieu ait pitié de nous ! . . . .

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

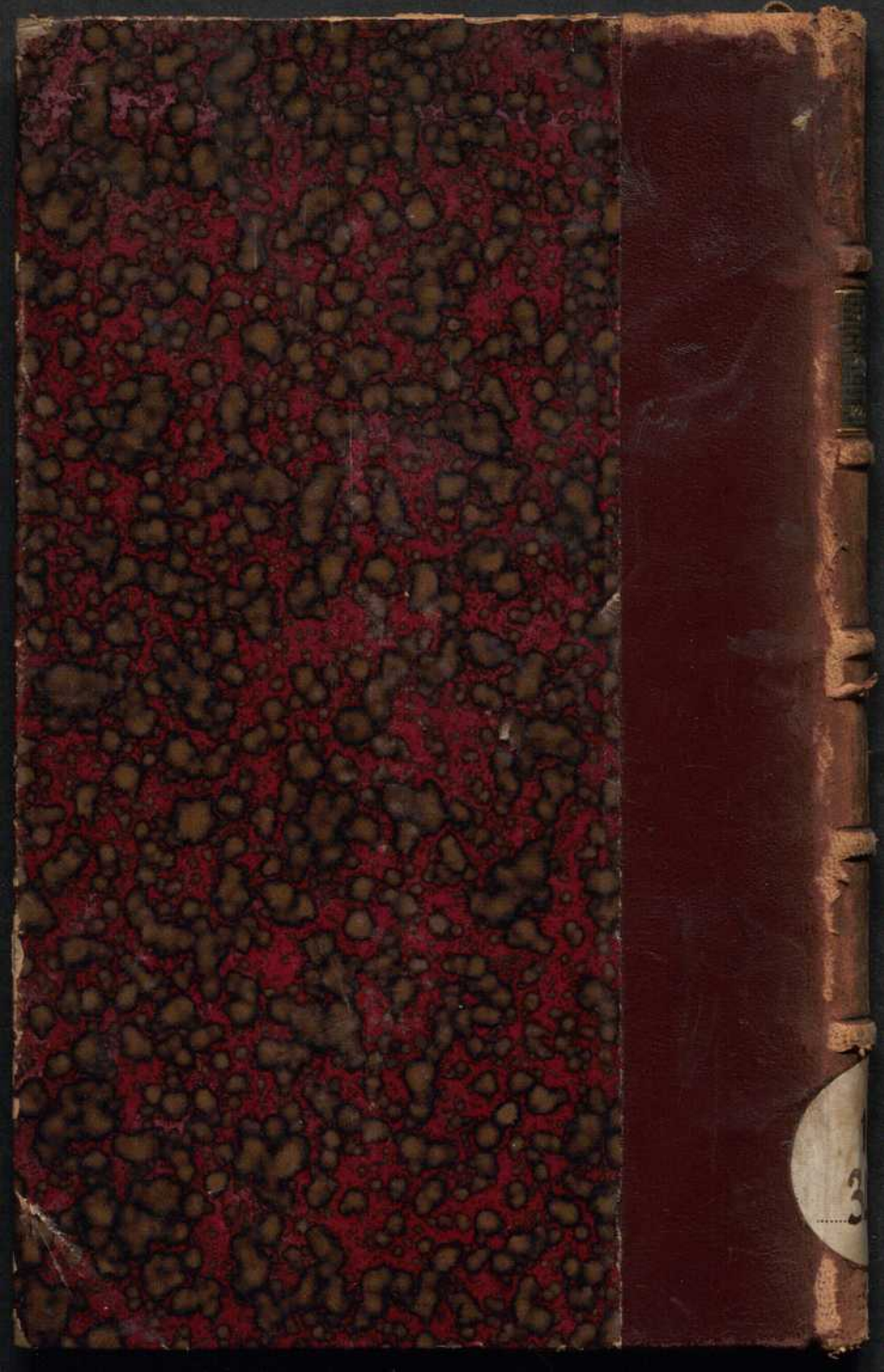
Introduction 1

I. Article inséré dans *le Fédéral*, journal genevois, du 10 janvier 1840, par N. R.. 1

II. Réponse à l'article précédent, destinée, dans le temps, au journal de Genève, et qui n'a pas été publiée; par N. N. de B..... 7

III. Traduction du discours prononcé par M. Godebski, nonce de Luck, palatinat de Volhynie, dans une réunion publique à Paris, au quatorzième anniversaire de la révolution polonaise, le 29 novembre 1844..... 33

IV. Extrait de l'ouvrage : *Les mystères de la Russie.* — Chapitre *Religion et Clergé* 57

V. Notes et pièces justificatives 96

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.